

# ARRÊT SUR IMAGE



**TRANSCRIPTIONS**

УДК 373.167.1 :811.133.1  
ББК 81.2Фр

**Белкина О. Е., Балыш Ю. А.** Стоп-кадр. В2. Учебное пособие на французском языке — СПб. : Люмьер, 2020. — 192 с. : ил.

Рецензенты :

Кафедра иностранных языков филологического факультета РУДН  
(заведующая кафедрой – кандидат филологических наук, доцент Ю. Н. Эбзеева)

*И. А. Семина*

доктор филологических наук, доцент, заведующая кафедрой лексикологии и стилистики французского языка Московского государственного лингвистического университета

Учебное пособие «Arrêt sur image. В2» адресовано студентам и всем, кто продолжает изучение французского языка и владеет коммуникационными компетенциями на уровне В1 Единых европейских стандартов преподавания иностранных языков.

Пособие, состоящее из пяти глав (студенческая жизнь, культурные проекты, эволюция французского языка, современные СМИ, актуальные проблемы французского общества), направлено на развитие лингвистической, социолингвистической и прагматической компетенций, соответствующих уровню В2, что обуславливает его эффективность при подготовке к сдаче экзамена DELF В2.

Каждая из глав заканчивается подборкой материалов, содержательно и структурно коррелирующих с экзаменом DELF В2 и позволяющих проверить готовность к каждому из его аспектов. В Приложениях даны рекомендации по выполнению заданий этого экзамена.

Четко продуманная система лексико-грамматических комментариев и упражнений, современные аутентичные тексты, разнообразные аудио- и видеоматериалы, увлекательная подача материала, проблемный подход позволяют учащимся достигнуть высокого уровня владения французским языком и способствуют развитию их творческого потенциала.

В дополнение к данному курсу выпущено издание «Arrêt sur image. В2. Grammaire», которое может использоваться и как самостоятельное пособие по грамматике французского языка.

**Ссылки на аудио- и видеоматериалы а также ключи к заданиям выложены на сайте Издательства [www.lumieredit.ru](http://www.lumieredit.ru).**

Все права защищены. Никакая часть данной книги не может быть воспроизведена в какой бы то ни было форме без письменного разрешения владельцев авторских прав.

**ISBN 978–5–91097–052–0**

**© Издательство «Люмьер», 2020**

## CAMPUS

### p. 5

Paris – meilleure ville étudiante du monde. Vu d'une terrasse place de la Sorbonne après une journée de cours, le classement fait débat.

« Il y a énormément de choses, énormément de bars, de restaurants, d'expositions, de choses à découvrir, on ne s'ennuie jamais. Il y a plein de choses à faire. Donc, côté culturel et loisirs c'est vrai que c'est une ville extraordinaire. Et côté prix par contre il faut assurer, il faut trouver beaucoup de jobs étudiants, essayer d'avoir un petit peu d'argent pour profiter de la ville. »

N'empêche, Paris arrive bien en tête d'un classement mondial des villes étudiantes devant Londres et Boston. Une bonne surprise pour l'enseignement supérieur peu habitué à ces podiums. Dans le très sévère classement de Schanghai par exemple, les meilleures universités françaises n'apparaissent qu'à la quarantième place. Mais cette fois-ci le classement additionne toutes les meilleures facs de Paris et plusieurs de ses très grandes écoles – École normale supérieure, l'École polytechnique ou HEC. En raisonnant à l'échelle d'une ville, les auteurs du classement britannique estiment que Paris rivalise avec les plus grands. « Boston a 5 grandes institutions qui comptent, l'une d'entre elles étant Harvard. Paris en compte 16. Cette concentration d'établissements offre une grande diversité de formations. Ça donne du poids aussi important finalement que les établissements qui font la réputation de Boston. Parmi les critères retenus, outre le nombre des excellents établissements, leur réputation auprès des employeurs et les frais de la scolarité. 245 euros en master, les universités françaises sont bon marché par rapport à d'autres pays.

« Je veux faire de la médecine. En France ça me coûte beaucoup moins cher, à part peut-être mes parents qui doivent être suffisamment aisés pour m'assurer un soutien pendant de longues études. Aux États-Unis, ceux qui veulent faire de la médecine doivent s'endetter et rembourser des sommes astronomiques. »

Mais pour le rédacteur en chef du magazine L'Étudiant, la médaille attribuée à Paris a tout de même son revers : « Ce classement il peut être pris d'une manière très optimiste, on se dit « Chouette, Paris est le numéro un ! » On peut aussi le voir comme un petit reproche disant « Vous avez tout concentré à Paris quid du reste du territoire. »

Deux autres villes françaises tirent tout de même leur épingle du jeu : Lyon – à la 14<sup>e</sup> place et Toulouse – à la 46<sup>e</sup>.

### p.22

– Antoine Grassin, vous êtes d'accord avec ça ? Cette expérience en France ça peut rendre plus fort pour l'avenir ?

– Oui, tout à fait. Moi, j'en suis convaincu. Vous savez, la France accueille 300 000 étudiants étrangers. Je crois que, un peu à l'image de ces deux personnes, tous ces étudiants sont fascinés par ce que représente la France : le prestige intellectuel, la qualité de nos formations, le fait que chacun sait que les diplômés sont garantis, il y a une assurance qualité, il y a une des formations excellentes. Par ailleurs, on voit, en particulier ces derniers temps, un certain nombre de distinctions internationales qui sanctionnent la qualité de la recherche française. Nous sommes au premier rang : le prix Nobel, la médaille Fields<sup>1</sup>... Il y a un ensemble des choses qui sont tout à fait attractives pour tous ces étudiants.

– Donc vous diriez que c'est une vraie plus-value d'avoir un diplôme français pour retourner dans son pays ?

– Je pense que oui, j'en suis convaincu.

– Alors la France est le 3<sup>ème</sup> pays d'accueil des étudiants étrangers après donc les États-Unis et la Grande-Bretagne... Le ministre des affaires étrangères français Laurent Fabius veut doubler le nombre d'étudiants étrangers en France. Quels sont les moyens à mettre en oeuvre pour y arriver ?

<sup>1</sup> La **médaille Fields** est (avec le prix Abel) une des deux plus prestigieuses récompenses en mathématiques. Toutes deux sont considérées comme équivalentes à un prix Nobel inexistant pour cette discipline.

# TRANSCRIPTIONS

- Je crois qu'effectivement il y a plusieurs choses. Il faut travailler sur toute la chaîne. La démarche d'un étudiant étranger commence dans son pays, elle se termine en France. Campus France a un dispositif d'espaces Campus France à l'étranger qui sont précisément ces bureaux où les étudiants vont être accueillis, renseignés, informés et je crois qu'une partie de la préparation qu'évoquaient ces étudiants, ces étudiantes peut se faire dans ces bureaux, c'est leur rôle. Donc davantage de préparation, davantage d'information, d'orientation sur les cursus. Ensuite, effectivement du côté français, le travail à faire c'est de nous équiper pour mieux recevoir ces étudiants pour un certain nombre de questions de capacité. Vous savez, dans les établissements d'enseignement supérieur les universités françaises sont en moyenne à 10% des étudiants étrangers, certaines sont à plus, Strasbourg par exemple à 20%. Mais les écoles d'ingénieurs ou de managers sont parfois à 25-30%. Donc là encore il y a des possibilités d'ouvrir davantage les portes de nos formations mais il ne faut pas se masquer ce que ça suppose comme investissement, comme développement, élargissement du corps enseignant.

- Est-ce qu'on peut dire que c'est un outil politique Campus France, le fait de pouvoir accueillir ces étrangers qui font des études en France, qui retournent chez eux ... Cela implique quoi ?

- Cela crée comme lien... affectif d'abord mais intellectuel, économique, c'est considérable. À chaque fois que je me rends dans un pays étranger, qu'on rencontre les associations d'anciens élèves...

- Vous parliez du Japon tout à l'heure...

- Je parlais du Japon tout à l'heure... Effectivement nous avons lancé récemment avec l'ambassadeur le site des alumni, donc des anciens élèves pour le Japon. La soirée, l'événement organisé à cette occasion m'a permis de constater que les personnes formées par la France sont à tous les postes de décision, de l'administration, de l'économie et à toutes les places très visibles sur la scène artistique, littéraire japonaise. Mais on fait la même constatation dans la plupart des pays. Voilà le réseau des anciens, de ceux qui ont été formés en France dans le monde c'est un réseau considérable, c'est un réseau d'amitié, c'est un réseau de solidarité. Et pour la France c'est un des éléments d'influence extrêmement important. C'est ça je crois que le ministre Laurent Fabius veut mettre en avant.

- Qu'est-ce qu'on peut faire pour que ces étudiants se sentent un peu moins seuls quand ils arrivent en France ? On le voit avec cette étudiante togolaise qui se sent quand même un peu perdue.

- Ça existe dans certains cas, de façon très ponctuelle, mais aussi par des étudiants étrangers qui ont déjà vécu le passage à l'installation et qui savent ce que ça représente pour quelqu'un qui arrive de devoir affronter des formalités, la solitude, le choc culturel. Et donc je pense que là à travers le système des parrainages on peut tout à fait prendre en charge ces chocs et ces difficultés psychologiques ressenties par ces étudiants étrangers.

- D'où viennent majoritairement les étudiants étrangers en France ?

-Majoritairement en termes de régions c'est la zone Afrique, Maghreb, Moyen-Orient qui représentent à peu près la moitié de ces étudiants. Ensuite, l'Europe qui représente 25%, un quart. L'Asie - 18%. Et puis les Amériques Nord et Sud - 6%. Après, par pays, vous avez des pays qui... il y a deux pays en tête qui sont le Maroc qui reste le numéro un, beaucoup d'étudiants marocains en France, et puis la Chine, ça je dirais sans surprise compte tenu de la taille que représente ce pays. Et puis ensuite à la fois des pays européens comme l'Italie ou africains, le Sénégal. Là vous avez des pays comme le Vietnam qui représente le 10<sup>e</sup> contingent d'étudiants étrangers en France.

## p.26

Travailler toute l'année pour payer ses études c'est bien mais travailler trop - attention danger ! Ce numéro d'équilibriste, 1 étudiant sur 5 y est confronté. Combien d'heures peut-on travailler sans mettre en danger ses études ? Le job idéal existe-t-il ?

Trois jours par semaine cette étudiante en biologie sert des crêpes dans un restaurant parisien. Pour 24h hebdomadaires Zoé Chabot touche 750 euros par mois auxquels s'ajoute une centaine d'euros de pourboires. « Ce n'est pas indispensable pour me loger ou nourrir mais indispensable pour me nourrir correctement et avoir une vie à côté c'est-à-dire faire du sport, pouvoir sortir manger avec des amis. » Mais au premier semestre, Zoé a flirté avec le danger : trop d'heures à la crêperie, le résultat - elle a raté ses examens. « Quand je travaille la veille et que j'ai cours le matin à 8h et demie, c'est un peu compliqué. Et comme c'est la fac et qu'on a la liberté de ne pas se lever pour aller aux cours, bien des fois, on ne se lève pas

pour aller au cours. »

Pour sauver son année elle a renoncé à 6h de travail hebdomadaire. Mais pas question d'arrêter de travailler car elle tient à son indépendance financière. « Là c'est chez toi ? – Oui, comme je vous ai déjà dit, un petit appartement, une quinzaine de mètres carrés, une petite cuisine dans un placard. » 15 m<sup>2</sup> qui lui coûtent 470 euros en partie couverts par une bourse et la location logement, le téléphone et l'électricité sont à la charge de ses parents. Avec son salaire elle paye toutes les dépenses du quotidien. « Et là tes parents ils te donnent de l'argent ? – Ils pourraient payer mais cela voudrait dire de leur côté faire des sacrifices aussi et moi qui ai la possibilité de travailler j'ai pas envie de leur demander ces sacrifices. »

Comme Zoé Chabot, 10% des étudiants exercent un emploi à l'année. Un petit test dans cette amphi. « Alors, qui parmi vous est concerné par cette problématique de l'emploi salarié ? Qui ? » Ce jour-là, on compte 3 baby-sitters, 1 animateur de centre aéré, 2 employés de fast-food, un prof de math et 2 caissières.

À partir de combien d'heures met-on ses études en danger ? 1 étudiant sur 10 est confronté à ce risque. Chaque année ce professeur d'économie voit des jeunes désertir son cours. Au-delà d'une quinzaine d'heures, l'emploi salarié n'est pas problématique, moins de 15h par semaine ça pose pas trop de problèmes mais dès qu'on dépasse mi-temps, ça pose évidemment un problème et ça réduit les chances de réussite des étudiants.

Parmi ces étudiants Lisa Mohellebi. Elle aussi travaille et mène ses études de front. « ...mais après... je me dis que c'est un temps, l'année passe vite, il faut charbonner et ça va payer. »

Si elle s'en sort, c'est qu'elle a trouvé un job étudiant idéal – caissière de week-end dans une grande surface de bricolage, des heures payées double.

« J'ai un contrat 16 heures par semaine. – Et ça rapporte combien ? – Un petit peu moins de 900 euros par mois. »

Au-delà du salaire, Lisa en est persuadée, cette expérience lui sera utile plus tard.

« Alors, vous avez une carte de fidélité ? Non ? » Elle va passer 10h derrière la caisse, ce qu'elle aime le plus c'est le contact avec les clients. « Même si je sais que ce travail est temporaire, j'apprends beaucoup de ce travail. »

Mais au fait travailler pendant ses études est-ce un plus sur un CV ? Pour ce chasseur de têtes, oui, ça compte. « C'est une question du nombre, bien qu'il soit super jeune, il a 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7 expériences en entreprise, c'est génial. Ça veut dire que c'est quelqu'un qui a envie et qui veut se battre sur le marché de l'emploi. Donc, c'est un signe positif par rapport à un investissement professionnel lorsque la personne est auprès de nous en tant que candidat ou en tant que candidate ».

200 000 étudiants travaillent tout au long de l'année en France pour un salaire moyen de 740 euros par mois.

## **p. 32**

« Je suis à la recherche d'un job étudiant et je n'ai pas beaucoup d'expérience professionnelle, donc je pense que ça bloque un peu pour ... ma recherche. Sur une vingtaine à peu près de CV envoyés j'ai eu peut-être 2 ou 3 réponses mais des réponses négatives. J'avais un entretien mais au final ça n'a pas abouti donc voilà. – C'est pas facile. – C'est pas facile. »

« Le premier job étudiant que j'ai fait c'est celui de vendeuse en boulangerie et en fait j'avais retrouvé l'annonce via le Crous de Paris. Ensuite, j'ai été deux fois agent d'exploitation dans un cinéma et là c'était par intermédiaire d'une candidature spontanée. Aujourd'hui, je suis au forum Jobs d'hiver du Crous de Paris. »

« En fait il y a plusieurs créneaux. Il y a effectivement les offres auxquelles on pourrait répondre via Internet...par mail...ça peut être des offres proposées effectivement par le Pôle emploi étudiant et il y a les démarches, les candidatures spontanées et donc le démarchage à pied auprès d'entreprises... et notamment de magasins qui ont souvent des petites affiches sur leur vitrine où ils proposent des offres à temps partiel. »

« Quand je fais du porte-à-porte, c'est une manière de m'informer sur... est-ce qu'ils recrutent ou pas. S'ils me disent « Écoutez, je ne recrute pas », j'ai pas besoin de faire l'effort de venir avec une lettre de motivation etc. Parce qu'une lettre de motivation ça nécessite d'être rédigé et d'être adapté au poste qu'on recherche. »

# TRANSCRIPTIONS

« Il faut soigner son CV en fonction de l'offre à laquelle on répond. Il faut soigner aussi la lettre de motivation, relancer éventuellement l'employeur si on n'a pas de réponse à l'offre d'emploi sur laquelle on a postulé ben voilà. Exactement la même démarche que pour n'importe quel demandeur d'emploi ... pour un job étudiant bien sûr. »

« Si on dit « On recrute », là je reviens avec une lettre de motivation, mon CV et avec une tenue appropriée. Voilà. »

« La première vision du candidat c'est important. Notre secteur d'activité c'est l'accueil en entreprise. C'est vrai que quand le candidat se présente en entreprise pour un entretien s'il n'a pas déjà ça au premier contact, on se dit « Voilà il manque un petit peu de rigueur », un entretien c'est quand même de l'accueil en entreprise, donc il faut être conscient de ça. Le savoir-être aussi c'est ce qu'on recherche parce que le savoir-être ça passe par la politesse, par la rigueur, par les règles de bienséance, par la ponctualité. Et tout ça c'est essentiel »

« J'essaie de multiplier les canaux de recherche. Je postule depuis septembre et le salon d'aujourd'hui était une bonne opportunité pour essayer d'avoir plus de chances en fait. »

## p. 33

Cette semaine on a reçu un très grand nombre de mails et de demandes de jeunes diplômés, c'est la saison pour savoir comment faire son CV, comment rédiger son CV alors qu'on n'a pratiquement pas d'expérience professionnelle. En fait, c'est une très bonne question qui nous a tous concernés et qui concerne beaucoup d'entre nous. Et aujourd'hui on va vraiment se concentrer la-dessus. C'est-à-dire comment rédiger son CV quand on n'a pas d'expérience, mais aussi comment préparer son entretien d'embauche quand on n'a pas d'expérience, pas beaucoup de compétences et de résultats à mettre en avant pour le recruteur.

Premier point, faites bien attention à préparer avant tout ça votre profil sur les réseaux sociaux. Nettoyez s'il y a besoin un petit peu les photos de soirées un peu hot, ou les photos de vacances. N'hésitez pas à faire un check point de tous ces éléments-là et à vous recadrer dans une recherche d'emploi.

Quand vous allez commencer à faire votre CV ce qui est toujours important, c'est de mettre vos coordonnées en haut à gauche : votre nom, votre prénom, votre e-mail, votre téléphone, parce que je reçois toujours des CV où je ne peux pas contacter la personne parce qu'elle a juste oublié de mettre tous ces éléments-là qui paraissent basiques.

Ensuite, c'est très important aussi de mettre en-dessous, dans une boîte, dans une espèce de box, le métier pour lequel vous postulez soit pour un premier emploi, soit pour un stage. Et d'autant plus que vous n'avez pas d'expérience professionnelle précise, c'est important que le recruteur comprenne votre projet professionnel et comprenne exactement ce que vous recherchez pour savoir comment bien cibler votre profil par rapport à une business unit, à un département ou un rayon de votre entreprise.

Passez du temps à décrire vos études parce que finalement c'est ça que vous apportez au recruteur – vos études, votre formation voire vos habilitations si vous en avez. Votre formation, votre diplôme aujourd'hui c'est ce que vous devez mettre en avant parce que c'est ce que vous avez. Et en plus encore une fois ça n'a rien de négatif parce que énormément de recruteurs recrutent à la fois des gens expérimentés mais aussi des profils sans expérience. Et puis, n'hésitez pas à bien décrire ce que vous avez fait dans votre école parce que quelques fois le recruteur ne la connaît pas exactement. Donc, si vous avez suivi des modules ou des majeurs spécifiques, précisez-les, détaillez-les, expliquez ce que ça vous a apporté, parce que c'est un bon élément de différenciation.

Bien évidemment ensuite détaillez bien les jobs étudiants, les petits jobs que vous avez faits d'été mais aussi toutes les associations pour lesquelles vous avez travaillé ou le bénévolat que vous avez fait, c'est toujours un point important.

N'oubliez pas de bien spécifier votre niveau de langues et d'informatique parce qu'aujourd'hui c'est de plus en plus courant dans tous les métiers et là aussi c'est un élément de différenciation qui peut servir au recruteur.

Bien vous avez fait tout ça, vous avez envoyé votre CV et ça y est vous avez réussi à décrocher le fameux sésame, le fameux entretien d'embauche. Comme je vous le répète souvent, on passe beaucoup de temps à préparer son CV mais on oublie de préparer l'entretien alors que en fait c'est là qu'on doit passer plus de temps encore plus pour vous parce que vous aurez

moins de choses à raconter puisque vous n'avez pas eu d'expérience professionnelle, de missions vraiment précises et des résultats tangibles à expliquer, à démontrer au recruteur. Et donc passez du temps à bien comprendre l'entreprise pour laquelle vous postulez et ses métiers clés, comme ça, ça vous donnera de la matière pendant l'entretien d'embauche pour bien montrer votre motivation au recruteur, au patron, au chef d'entreprise.

Surtout, gardez en tête que vous êtes débutant, donc n'abordez pas l'entretien d'embauche en parlant de rémunération, d'avantages comme les titres restaurant, le comité d'entreprise... non le recruteur a besoin de comprendre votre motivation et donc surtout ça vous le gardez pour la suite.

Bien évidemment, peut-être pas au premier entretien d'embauche, quoique... parce que normalement à votre niveau d'expérience il doit y avoir un seul entretien d'embauche, le recruteur va vous parler salaire, gardez en tête que dans la plupart des entreprises il y a une grille de salaire, le recruteur va savoir exactement combien il va pouvoir vous payer surtout qu'à part votre formation vous n'avez rien de plus à mettre en valeur. Donc surtout ne le prenez pas mal mais sachez que le salaire va être très compliqué à négocier parce qu'ils achètent votre diplôme mais pas encore des compétences ou une expérience très fortes.

Quand on arrive à un entretien d'embauche, n'oubliez pas d'avoir une tenue correcte. Là aussi bien évidemment s'il s'agit d'une start-up un jean propre et une chemise blanche ça passe toujours. Si vous allez dans une banque, le costume et la chemise bleu clair c'est mieux, y compris pour les femmes avec une jupe et des escarpins. Restez classique, comme ça il n'y aura pas de faute par rapport au recruteur et aux valeurs de l'entreprise à laquelle vous postulez.

Donc, très important, en conclusion, pour votre CV, détaillez bien la formation que vous avez faite, majeurs et les petits jobs parce que c'est important, ça prouve que vous avez été curieux, dynamique et que vous n'avez pas les deux pieds dans le même sabot. Et pour l'entretien d'embauche, préparez-vous à bien remettre en avant les comment dire... les formations, les compétences plus techniques que vous avez acquises pendant votre formation. Et gardez bien en tête les éléments de l'entreprise que vous allez pouvoir ressortir à un moment dans l'entretien pour montrer votre vraie motivation.

On continuera au cours des entretiens qu'on a ensemble par vidéo de vous apporter le maximum de conseils pour bien réussir dans votre premier emploi. À très bientôt.

## **p. 39**

L'esprit d'initiative c'est la chronique 100% éthique avec vous Emmanuel Moreau.

Et ce matin, un tout nouveau service, il est prometteur pour les étudiants en mal de logement, il vient de voir le jour et s'appelle Troc ta chambre.

Derrière cette initiative il y a tout un vécu. Karinne Pathinvo, cofondatrice de Troc ta chambre a été obligée la mort dans l'âme d'abandonner ses études à Londres car elle ne trouvait pas un hébergement à la hauteur de ses moyens.

Elle a alors proposé à Anne Gestin, très sensibilisée au problème par sa fille qui faisait trois heures de trajet par jour pour suivre ses cours, de créer ensemble une plateforme de troqueurs qui permet aux étudiants de trouver un logement à moindre coût.

- Anne, votre site sent pratiquement encore la peinture car vous n'avez que quelques mois d'existence. Vous apportez là une aide précieuse à de nombreux étudiants qui peuvent envisager ainsi les études dont ils ont envie.

- Troc ta chambre c'est une plateforme d'échange de chambres entre étudiants. C'est une plateforme qui est dédiée à 100 % aux étudiants et qui va leur permettre de trouver un logement pour étudier dans toute la France, pour aller faire les études dans la ville de leur choix.

- Le cas de figure le plus classique, c'est un étudiant qui habite chez papa et maman et qui doit se rendre dans une autre ville pour étudier. Alors, il met à disposition sa chambre.

- Exactement. C'est ce qu'on appelle l'échange de chambre contre chambre. Exemple : Vous avez Lola, Lola habite à Nantes.

# TRANSCRIPTIONS

Lola elle va laisser sa chambre, elle va partir étudier à Paris, donc elle va prendre la chambre de Zoé qui se trouve à Paris et Zoé va donc venir dans la chambre de Lola. Ou deuxième possibilité : Lola habite à Nantes. Elle part donc chez Zoé habiter à Paris... Zoé elle réussit un concours par exemple à Brest. Donc, Zoé va partir à Brest et à Brest, un étudiant, par exemple Rayan, va venir dans la chambre de Lola sur Nantes. Voilà.

- Donc l'avantage c'est que cette opération est pratiquement blanche pour l'étudiant, cela lui coûte peu d'argent. Et puis, en plus on peut imaginer que le père, la mère, la famille qui laisse partir son enfant comme ça est quelque part rassurée parce qu'en échange, ils vont recevoir l'enfant de l'autre famille.

- C'est tout à fait vrai. C'est-à-dire imaginez-vous laisser partir votre enfant dans une famille que vous ne connaissez pas. Vous la connaissez un peu parce que vous avez échangé avec elle avant de laisser votre enfant partir sur le site de Troc ta chambre et en échange vous allez recevoir un étudiant donc c'est gagnant gagnant pour les deux familles parce qu'elles ont les mêmes mentalités d'accueil, d'échange de façon que ces deux étudiants dans une famille comme dans l'autre se sentent à l'aise et soient parfaitement sereins pour faire leurs études dans des conditions qui leur facilitent la vie au quotidien.

- Anne, Troc ta chambre n'a que quelques mois d'existence et pendant ces quelques mois vous avez justement découvert toutes sortes de situations derrière le logement étudiant.

- Écoutez, oui, on a été très étonné avec Carine de découvrir des situations incroyables... En fait, on a découvert déjà que le loyer pour un étudiant représente 55% de son budget, énorme. On a découvert que en fait des étudiants se privent d'aller dans d'autres villes à faire un vrai choix d'études parce qu'ils n'ont pas les moyens de se payer cette chambre qui va leur coûter 500-700 euros par mois, tout le monde n'a pas cet argent à mettre dans un loyer. Et donc, on s'est rendu compte que que le logement est en fait un frein aux études. Et ça vraiment nous a confortés dans l'idée qu'il fallait absolument détruire tous ces barrages pour arriver à faire en sorte que chacun ait sa chance et on veut que tout le monde ait sa chance.

L'échange de chambres entre étudiants sur Troctachambre.com et l'esprit d'initiative par Emmanuel Moreau c'est à retrouver sur le site de France Inter.

## p. 40

Peut-on être patron quand on est encore étudiant. On a tous en tête l'exemple du génial précoce, créateur de Facebook. Eh bien le gouvernement veut encourager ce type d'initiative. Il a annoncé aujourd'hui l'installation d'espaces entreprise au sein même des universités. Fernando Maleverne, Anne Débouteillet.

A 27 ans, Benjamin Suchard est déjà un jeune entrepreneur plein d'expérience. Il y a 2 ans et demi il a créé deux start-ups alors qu'il était encore étudiant à Dauphine. Dans cette pépinière d'entreprise dans le 11<sup>ème</sup> arrondissement il emploie 15 personnes sur un site de mise en relation pour le babysitting dans plusieurs pays.

« C'est la meilleure expérience possible de créer son entreprise quand on est étudiant. On apprend beaucoup plus que dans n'importe quel stage. On fait face à des responsabilités, à du pluridisciplinaire. Vous allez à la fois faire de l'administratif, de la comptabilité, du marketing, de la finance... bref, vous avez en quelques mois de création de l'entreprise appris beaucoup plus qu'en une année de stage dans une grande entreprise. »

À l'occasion de la rentrée universitaire le gouvernement vient d'annoncer le lancement d'un statut d'étudiant entrepreneur et la mise en place d'un diplôme spécifique. 29 sites de soutien du projet seront mis en place dans des universités de commerce ou de management.

« On a mis en place ce qu'on appelle des pépites, des pôles pour les étudiants pour le transfert et la création d'activité, de l'innovation et avec des personnes compétentes en matière de relations en entreprise, d'accompagnement de la création d'activité »

« Ce statut d'étudiant-entrepreneur c'est une belle avancée mais c'est une avancée qui reste symbolique. Nous attendons des vraies mesures concrètes notamment au niveau du financement et du coût de la vie étudiante lorsqu'on crée son entreprise ou au niveau de cotisations sociales que l'on paye d'une manière double parce qu'on est étudiant et entrepreneur. »



L'objectif affiché par le gouvernement est la création ou la reprise de 20 000 entreprises par les étudiants dans les 4 ans qui viennent.

- Alors, si pour juguler le chômage on faisait confiance aux jeunes...Créer son entreprise quand on est étudiant est de plus en plus courant. Hier Geneviève Cuiraso a annoncé la création d'un statut étudiant entrepreneur, c'était une promesse de campagne. Pour en parler, on reçoit Benjamin Suchard. Bonjour ! Vous êtes un moineau, vous, vous militez exactement pour que les étudiants créent des entreprises. Vous dites que ça peut créer beaucoup d'emplois.

- C'est une formidable opportunité, créer son entreprise quand on est étudiant. Généralement, on va minimiser les risques, on a plus le droit à l'échec, on a la bienveillance de ses professeurs, de ses proches, lorsqu'on va créer son entreprise, et ça va créer de la valeur et de l'emploi. Vous rendez-vous compte, aux États-Unis il y a près de 11% des entreprises qui sont créées par des étudiants. En France on est à peu près à 3%. Il y a beaucoup de choses à faire et vous l'avez mentionné, ce statut d'entrepreneur c'est un pas en avant et c'est un pas symbolique et on attend désormais des mesures concrètes de la part du gouvernement.

## CODES CULTURELS

### p. 53 La Maison européenne de la photographie

Beaucoup d'expositions dans ce musée m'ont marqué bien sûr. Je parlerai plutôt de la dernière exposition, celle de René Burri puisqu'il vient de nous quitter. C'est peut-être aussi une de ses images que je choisirais pour illustrer la collection de la Maison européenne. C'est cette image célèbre de Che Guevara. Et puis quand on voit également le portrait de René Burri juste à côté, ces deux images, je dirais que René était un peu le Che Guevara de la photographie.

Photographique bien sûr puisque c'est un musée de photographie. Historique parce que nous sommes au cœur du Marais, dans un quartier historique de Paris, dans un hôtel particulier du XVIII<sup>e</sup> siècle réaménagé et restauré. Convivial, nous accueillons ici tout public. On pourrait ajouter aux adjectifs que j'ai énumérés celui d'ouvert. Le mot « ouverture » c'est un des plus beaux mots de la photographie. Et puis, c'est une maison, et donc nous essayons de retrouver la chaleur d'une maison. C'est la maison des photographes, c'est la maison de la photographie.

Nous avons des ateliers pédagogiques. Nous intervenons à la fois dans des écoles mais également à l'intérieur du musée par des visites guidées, par des photographes et par des pratiques. Nous accueillons des enfants de la maternelle finalement jusqu'à l'adolescence.

Le concept est très simple, c'est rassembler dans un même lieu la photographie d'exposition, nous avons donc une grande collection, des espaces d'exposition, le livre parce que la photographie a été longtemps diffusée et connue par les livres et les magazines, donc, une grande bibliothèque. Et puis, parce que beaucoup de photographes sont aujourd'hui des cinéastes, une vidéothèque ou nous passons des films des photographes ou faits par des photographes.

Ce musée est fait pour le grand public. D'ailleurs, nous avons 200 000 visiteurs par an, c'est énorme. Si je fais une comparaison avec le Louvre, au mètre carré d'espaces d'exposition nous avons le même chiffre de fréquentation que le Louvre. C'est pas mal, non ?

### p. 53 Le Musée du quai Branly

C'est un exercice cruel que vous me demandez mais je pense que ce serait une statue qui est derrière moi la statue Jennekené qui est une oeuvre qui vient du Mali, de la région de Bandiagara, et qui est d'abord un grand chef d'oeuvre de la sculpture, d'autre part c'est une sculpture en bois africaine dont on peut penser qu'elle est à peu près contemporaine à la construction de Notre-Dame de Paris. Pendant longtemps on a imaginé que les cultures africaines étaient soit des cultures archéologiques soit des cultures récentes, que les sculptures en bois africaines ne pouvaient pas se conserver à cause du climat et cette sculpture est la preuve que l'Afrique participe à la construction culturelle de l'humanité depuis toujours et au plus haut niveau.

Je commencerais par « tolérant » parce que je crois que le Musée du quai Branly est un endroit où les différents points de vue, les différentes paroles ont leur place. Je dirais un musée joyeux parce que je crois que la culture est quelque chose qui doit d'abord donner du plaisir. Un musée ouvert sur l'histoire, à la fois sur le présent, le passé et le futur. La diversité parce qu'évidemment on y retrouve le monde entier. Quel est le cinquième ? Bienveillant.

Je dirais aux enfants de ne pas avoir peur, de ne pas être impressionnés par le discours scientifique autour de ces objets et de vivre ça comme une promenade joyeuse. Effectivement pour les enfants on fait beaucoup de choses. Il y a des ateliers, il y a des visites contées, il y a des séances de pratiques, de danse, des initiations à toute une série d'activités qui peuvent avoir un lien avec la culture. Je crois qu'il ne faut pas prendre les musées trop au sérieux et qu'il faut s'y sentir bien.

Je crois qu'on ne peut plus aujourd'hui comprendre le monde dans lequel on vit, simplement à partir de sa propre culture. Pour se comprendre soi-même, il faut commencer par s'intéresser ou regarder les gens qui fonctionnent différemment de nous. Donc, je crois que ce musée est un outil pour vivre son temps et pour comprendre le monde dans lequel on est immergé.

Ensuite, je crois que si on est parent, je trouve que c'est une manière extraordinaire d'ouvrir les yeux aux enfants, de leur montrer le côté positif de la diversité et à quel point c'est intéressant de se plonger dans ce qui n'est pas soi-même.

En fait c'est une culture, c'est le nom d'une ville, en fait, d'un petit village, Chupicuaro, qui a donné son nom à une culture mexicaine qui s'est épanouie entre à peu près 300 avant J.C. et 400 après J.C. et qui a surtout donné lieu à des productions céramiques importantes et prestigieuses. La première pièce qu'on achète c'est une terre cuite de cette culture de Chipuvaro, qui est un personnage féminin et dont on a décidé de faire notre emblème.

## **p. 53 Le MuCem**

L'oeuvre, on va dire, de référence que je choisirais, c'est l'oeuvre d'un artiste contemporain qui s'appelle Antonio Montadas, l'oeuvre s'intitule « Aller et retour ». C'est une oeuvre qui est installée dans le hall d'accueil du musée, qui a été créée spécifiquement pour le MuCem. C'est une oeuvre qui parle de la citoyenneté et qui fait dialoguer 6 régions différentes de Méditerranée, ce sont 6 vues de la mer depuis différents ports et viennent s'incruster sur ces écrans des petites citations qui peuvent être très très courtes, simplement un mot, et parfois une citation plus longue, une phrase qui évoque justement la citoyenneté dans toutes les langues du pourtour méditerranéen. C'est emblématique de ce que nous cherchons à faire, c'est-à-dire à mettre en rapport tous ces peuples méditerranéens et à comprendre les points communs entre ces peuples méditerranéens et aussi parfois les différences.

Je dirais que le MuCem est d'abord un musée convivial. C'est aussi un musée spectaculaire, c'est peut-être même d'abord un musée spectaculaire, on le voit aussi je crois autour de moi avec cette résille de béton qui commence à être très célèbre et aussi le monument historique du fort Saint-Jean. C'est aussi un musée plus que convivial, fédérateur. Questionnant. C'est aussi un musée pluridisciplinaire.

On s'est beaucoup attaché au public enfantin et familial. On s'est beaucoup attaché à les attirer parce que d'abord... la raison principale cela me semble être .... justement quand on parle des civilisations... on a besoin.... c'est quelque chose qui est fondamental et en même temps qui n'est pas forcément facile pour des enfants, facile d'accès parce que ce sont des notions souvent abstraites. Donc, on a mis en place tout un tas d'activités, de jeux qui sont à l'inverse très ludiques et qui permettent aux enfants de s'approprier le musée. Après, il y a des offres payantes, des visites jeux et des ateliers – un atelier de cirque, un atelier de marionnettes ou un atelier de fabrication de masques parce qu'en ce moment nous avons l'exposition Le monde à l'envers autour du carnaval. Donc, les enfants sont invités à participer en fabriquant leur propre masque.

Pour les adultes, le musée est une source inépuisable, je pense, de curiosités. Il y a tout un tas d'offres culturelles comme des expositions temporaires évidemment, qui sont nombreuses, au rythme de... au minimum 4 par an. On a également la galerie de la Méditerranée, une exposition permanente qui ne bouge pas, qui est l'exposition de référence sur la Méditerranée. Et puis, tout un tas d'activités qui sont peut-être plus originales qui font une des spécificités du MuCem. Donc, des cycles de films, des séries de conférences et puis des spectacles et des concerts, pour les gens qui préfèrent la musique il y a aussi cet aspect-là avec des concerts très divers autour des musiques du monde mais aussi parfois des musiques plus électroniques, donc des choses qui sont susceptibles d'intéresser le public très différent.

C'est vrai, ce qui nous a beaucoup surpris, touchés je pense aussi c'est de voir au fil de l'été dernier, de l'été 2013, les commerçants du quartier du Panier qui est le quartier voisin du MuCem se mettre à l'heure du musée et notamment pour les restaurateurs fermer le mardi. Mardi c'est notre jour de fermeture. Ils nous ont expliqué qu'ils ont moins de clients ce jour-là, donc... Vous savez, il y a toute une économie qui s'est générée autour du musée, il y a vraiment cette connivence qui s'est installée avec les habitants et aussi les commerçants, l'activité économique qui fait qu'on a un territoire qui est vraiment derrière nous.

## **p. 53 Le musée des Beaux-Arts de Caen**

Le XVI<sup>e</sup> siècle italien est l'un des morceaux de prédilection du musée de Caen. Mon choix s'est effectué dans ces tableaux et notamment un artiste qui est assez bien représenté à Caen, c'est Véronèse. On a une oeuvre très intéressante, assez spectaculaire, assez théâtrale, il s'agit d'un meurtre, il y a du sang qui coule, il y a beaucoup de violence. Mais les actrices sont les femmes, il n'y a pas d'hommes. L'homme il est décapité, et vous allez voir, c'est un sujet assez étonnant et d'autant plus étonnant que la scène est nocturne, donc tout l'intérêt c'est pour rendre compte d'une atmosphère nocturne par un peintre au XVI<sup>e</sup> siècle.

# TRANSCRIPTIONS

D'abord, c'est un musée riche, il est riche en oeuvres, il est riche en émotions. Il est vivant, il se renouvelle sans cesse, avec des expositions temporaires, avec des nouvelles acquisitions. Il est étonnant, on peut être surpris par des oeuvres qui peuvent déranger, des oeuvres qui peuvent choquer, pourquoi pas ? Il est délectable parce qu'aussi on admire des tableaux, on admire les idées des peintres, des créateurs des siècles passés. Et puis, il est ouvert parce qu'il a ce souci d'accueillir tous les publics et de s'adapter par les formules de médiation culturelle, les formules de présentation des collections. Il est adapté, il est ouvert à tous les publics, à tous les âges, à toutes les sensibilités.

Pendant les week-ends, avec les parents, on a des formules qui permettent aux parents d'assister à des séances d'initiation avec leurs enfants. Ou pendant les congés scolaires, pendant les vacances, il y a de très nombreuses formules qui permettent d'accueillir les classes également, dans le cadre scolaire mais aussi dans le cadre familial, dans le cadre privé, il y a beaucoup de formules qui permettent justement d'introduire les enfants avec une initiation adaptée à leur mobilité, à leur besoin de bouger et de passer rapidement d'un tableau à l'autre.

Comme les grands musées des Beaux-Arts français, les grands musées de province, le musée de Caen est né au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Après cette période trouble de la révolution, on a considéré à cette époque-là que le musée devait être construit dans un château et de donner une vocation patrimoniale et historique au château de Caen. Donc, les collections sont constituées au début du XIX<sup>e</sup> siècle, avec des envois du musée du Louvre, avec le souci de créer une collection assez harmonieuse qui présente les trois grandes écoles européennes de peinture – les écoles du nord – Hollande, Flandre, l'école italienne et l'école française. C'est un musée qui s'est constamment enrichi et qui continue à s'enrichir. On a eu cette année plusieurs dons, des achats qui font que les collections, sans cesse, s'accroissent, s'accroissent et s'enrichissent.

Cela concerne la lumière, la lumière de ce musée qui est très belle, qui a été très calculée et qui permet à certains tableaux d'être particulièrement bien éclairés, bien mis en valeur pendant à peine une heure, quelques minutes par jour. Ce tableau de Rubens, ce grand chef-d'oeuvre de Rubens Abraham et Melchisédech, les après-midi d'été vers 4h, entre 4h et 5h, il est parfaitement éclairé, avec une lumière qui laisse entrevoir tous les détails, toutes les subtilités de la couleur, les astuces de la composition, tout apparaît comme si on était dans l'atelier du peintre, il manque presque Rubens pour être là et nous expliquer toutes les subtilités de son tableau.

## p. 62

Au-delà des projections cannoises le cinéma est aussi un art immensément populaire. La France est de loin le pays le plus cinéophile de l'Europe. 210 millions d'entrées l'an dernier. Que viennent chercher les téléspectateurs et les spectateurs dans les salles obscures ? Pourquoi, malgré l'Internet et la télévision, le grand écran attire-t-il encore les foules ? Nos cinéphiles Gaël Charnay et Éric Lapice sont allés chercher la réponse à Lyon, la ville qui a vu naître le cinématographe.

« Dès demain le cinéma le mercredi sera moins cher... » C'était il y a 25 ans. On inaugurait le tarif réduit le mercredi. « ... et l'avenir de ces abonnements reste incertain... » Et quelques années plus tard, sortait la première carte fidélité. Aujourd'hui : « On a la carte pass solo, la carte pass duo adulte et enfant... » des cartes de réduction par dizaines, et pour la même séance plus de 5 tarifs différents, que vous soyez étudiant, senior ou jeune spectateur...

Pour acheter sa place, fini les longues files d'attente. Aujourd'hui, deux tiers des spectateurs ont réservé sur Internet ou sur les bornes automatiques, avec plus ou moins de succès. « Non, on ne comprend rien, excusez-moi mais on ne comprend rien, c'est pas fait pour... non non »

Et à l'heure de la vidéo à la demande, du piratage, les salles obscures se vident-elles ? C'est tout le contraire. De plus en plus de spectateurs chaque année pour ce cinéma indépendant à 6 euros la place où l'on choisit ses films avec soin.

« C'est... j'espère, des oeuvres d'art et qu'elles ont été conçues pour être vues sur un grand écran et pas sur mon canapé avachi avec un écran moyen, avec à côté un téléphone qui sonne... »

« Les films pour moi c'est en salle. C'est pas à la télé, d'ailleurs je n'ai pas la télé de toute façon. »

Les plus fidèles sont les seniors, deux fois plus nombreux dans les salles qu'il y a 20 ans.

« Ouais, 4 ou 5 fois par semaine. J'ai le temps, je suis à la retraite. »

Et au cinéma, êtes-vous seul ou accompagné ? « Toujours ensemble. » « En famille. Mon fils et ma nièce et son copain. »

Romances pour les filles, films à suspens pour les garçons. « Des films comiques, des films d'action. »

Sans oublier ce qui fait grimper le prix de la séance. Finalement, les spectateurs français, les plus cinéphiles d'Europe, n'ont en 20 ans pas beaucoup changé.

## p. 74

Le scénario est un travail d'écriture qui se situe au tout début d'un projet de film. C'est sur cette écriture qu'un producteur va pouvoir chercher des subventions. En amont du film ce trio – le scénariste, le réalisateur, le producteur – forment une espèce de petite bande assez endiablée, assez explosive, et dans un état d'effervescence pendant un certain nombre de mois.

Alors, ce scénariste est sans doute un écrivain, c'est-à-dire c'est quelqu'un qui consigne tout ce qu'il voit, tout ce qu'il lit, tout ce qu'il vit et ne cesse de revenir dessus, de l'écrire. C'est quelqu'un aussi qui dessine, qui prend des photographies. Le travail du scénariste c'est un travail qui s'établit dans la durée. Il y a toute une phase de recherche, de vagabondage. Vous allez réunir des livres, réunir des films, faire un voyage, aller dans les musées, flâner attentivement, vagabonder bien éveillé. Donc, il y a un double travail, de réunir des informations, de les analyser et puis, après, le travail d'écriture commence.

Le scénariste il est en charge d'une logique. Tout film traite d'un problème. Donc, il doit réfléchir à ce problème, ce sujet il va l'explorer au moyen d'une fiction, donc il va construire une action. Cette action elle se passe bien sûr dans un temps et dans un lieu. Après, vous allez évidemment songer aux personnages. Donc, on va se demander comment le personnage pense et à ce qu'il ressemble. Ses pensées, ses sentiments il va falloir les traduire en mots et donc écrire des dialogues.

On est scénariste parce qu'on ne peut pas s'empêcher de l'être. On est scénariste parce qu'on écrit, parce qu'on écrit en images. Donc, c'est un mode de vie, un mode de vie très ancien d'ailleurs. Ça remonte à l'enfance. Je ne sais pas si c'est un métier qui rend heureux mais c'est quand même un état de bonheur parce que vous faites quelque chose de quand même très drôle. C'est très drôle d'écrire. Et puis, c'est aussi un métier heureux de faire des rencontres. Oui c'est un état heureux.

- .....
- Un métier de réalisatrice il y a un mot pour moi qui me convient mieux, qui est un métier de metteur en scène
  - C'est un chef d'orchestre pour tout synchroniser
  - Je suis plus auteur-metteur en scène parce que la plupart du temps j'écris les films que je réalise...
  - Lui il va développer une esthétique particulière, une manière de filmer particulière et une manière de diriger particulière qui sera le cachet du film.
  - Pour moi, ce n'est pas un métier, c'est une vie. Si c'était un métier, je ne m'y engagerais pas comme ça. C'est une vie étrange, c'est une vie où on met en réalité des rêves. Le métier de cinéaste c'est un métier d'engagement, c'est un regard qu'on porte sur les autres, sur soi-même, sur la vie, sur... en effet ça peut être un regard sur le monde de travail, un regard sur l'amour. Tout ce qu'on dit a un sens, et tout ce qu'on fait en a un forcément, qu'on le veuille ou non. Pour moi, au départ, c'était un rêve engagement.
  - Le réalisateur français est plus dans une logique d'auteur au sens littérature du terme. Alors qu'aux États-Unis le réalisateur est vraiment un technicien, un technicien au service de son histoire qu'il a écrite ou pas. Je pense qu'il y a trois corps du métier qui sont absolument indispensables sur le plateau pour un réalisateur c'est le script, le chef opérateur et le monteur.
  - Tous les corps du métier sont importants. Chaque poste est utile, nécessaire et c'est vraiment important de travailler en équipe, c'est vraiment important, indispensable à la réussite d'un film.
  - Un réalisateur qui ferait une image, une prise de son, etc. serait quand même beaucoup apauvri.
  - C'est comme faire un tableau. Sauf que quand on fait un tableau, on est tout seul dans sa chambre et on est tout seul à

# TRANSCRIPTIONS

tenir un pinceau et quand on fait un film, on est 60 à tenir un pinceau. On peut pas filmer bien les gens qu'on n'aime pas. Il y a un cordon ombilical entre le metteur en scène et les acteurs et quand on filme les acteurs, on doit les aimer. On a de fait une place de coproducteur, on a l'entière responsabilité du budget d'un film sur les épaules.

- Le producteur il est là pour appuyer le réalisateur dans ses démarches. Et il est même là pour l'appuyer dans son écriture.

- Moi je suis pour l'école de cinéma. Moi je n'ai pas pu la faire parce que je n'avais pas les moyens de faire mes études. On y apprend sûrement plein de choses que je n'ai pas pu apprendre et que j'ai dû apprendre sur le tas. Quand on a la possibilité de faire une école de cinéma, il vaut mieux d'en faire une.

- Le cinéma c'est capter le temps qui passe. Et le temps, on l'emprisonne et on le fige.

- Réaliser, réaliser même avec trois francs six sous, avec une petite caméra numérique, avec des copains, il faut y aller, il faut pas attendre le jour J pour faire un film sinon on n'en fait jamais.

- Il faut en avoir envie, énormément d'envie.

.....

Produire une fiction c'est avoir une idée qui va être développée en scénario. Ce scénario va être pris par un producteur. Le directeur de production il va intervenir au tout début et il va s'arrêter une fois le tournage fini. Et après, il y a un relais, le coproducteur mandate ou pas un directeur de post-production pour finaliser tout le projet avec un monteur. À chaque étape il y a des intervenants dits artistiques. Donc une filière c'est le monteur, et puis, le réalisateur et le producteur qui vont sortir un produit fini qui après sera diffusé.

Le directeur de production c'est celui qui va estimer le coût du projet. Au-delà du fait de devoir estimer combien ça coûte, je dois aussi faire en sorte d'estimer combien ça peut coûter au moins cher.

Un directeur de production peut être considéré comme un chef d'entreprise, c'est celui qui embauche l'ensemble des techniciens, il a la responsabilité de l'ensemble des techniciens du début du tournage jusqu'à la fin du tournage. Et c'est le responsable du projet.

Si on devait résumer un peu caricaturalement le principe, une fois que le projet a été décidé, le directeur de production est le maître d'oeuvre des choses, il mandate ses directeurs, le régisseur général pour mettre en oeuvre vraiment, pratiquement, les choses et l'artistique c'est au réalisateur. C'est une relation comme ça avec ce que demande le réalisateur, ce que peut offrir la production, ce que le régisseur avec son talent peut mettre en oeuvre avec l'argent qu'on possède. Et c'est toujours une discussion à trois qui permet de générer ce qui suit derrière.

C'est le métier d'un métier. C'est-à-dire que ça ne peut pas se définir comme un métier propre. On est directeur de production que parce que on a été soit premier assistant soit régisseur général.

Pour moi ce n'est pas un métier en soi. C'est tout simplement un statut auquel on accède parce qu'on a une forme de responsabilité, une forme de charisme, une forme de je ne sais pas quoi, une forme de choses qui fait qu'on sait s'entourer et qu'on sait globaliser un projet et le tenir. Voilà c'est ça. Un directeur de production c'est quelqu'un qui peut être très réactif. Et après, il y a des qualités qui vont pour tout responsable tout corps de métier... une certaine résistance au stress, avoir un peu pied sur terre, mais c'est vrai pour tout chef d'entreprise, c'est pas propre au directeur de production.

## p. 74

Qu'est-ce que le théâtre ? Eh bien c'est le titre d'une pièce, et c'est un titre qui parle de lui-même. Cette création du Théâtre Dijon Bourgogne propose une analyse critique sur le ressenti des arts dramatiques chez le grand public. L'idée est de briser les préjugés qui entravent parfois la consommation de cette forme d'art. La pièce est actuellement en tournée, elle sera jouée ce soir au Petit Théâtre des Prairies à Quétigny. Découverte en son et en interview, c'est le No comment de Quentin Germain.

« Malheureusement, la sortie au théâtre évoque encore chez 70% de nos concitoyens une légère inquiétude quand pour 18% d'entre eux sa seule perspective déclencherait une angoisse sourde... »

– Chaque acteur a une part de responsabilité à aller à la rencontre du public et d’avoir cette générosité-là pour leur dire : Tout le monde peut venir au théâtre. On n’a pas besoin d’avoir fait des études, on n’a pas besoin d’avoir forcément beaucoup d’argent...

« – Eh bien, de quel traumatisme parle-t-on ? Il peut s’agir par exemple d’un spectacle interminable en polonais sur-titré auquel vous aurez entraîné vos parents et que vous aurez vu dans des conditions confort incertaines. »

« Ou bien une pièce étudiée à l’école au moment inopportun, une oeuvre de Paul Claudel par exemple abordée en sixième, c’est totalement contreproductif, c’est un de très gros dégâts. »

– C’est parce que je n’ai pas eu la chance d’avoir des profs qui m’emmenaient au théâtre que j’aime aller à la rencontre de jeunes gens comme ça en disant « Oui, il y a une autre façon, on peut voir aussi d’autres choses, on n’est pas forcément obligé d’aimer ou d’être passionné mais on peut avoir cette curiosité de quelque chose de différent.

– On se dit que des fois ça aura peut être servi des ados qui sont restés peut-être silencieux dans leur coin, qui n’ont pas osé le dire, ça était mon cas par exemple quand j’étais jeune. J’allais voir des pièces de théâtre et je n’osais pas dire que j’avais envie de faire ça parce que je regardais aussi comment mes copains et mes petites copines de l’époque regardaient le truc et donc on est à cet âge-là... parce que là on s’adresse beaucoup à un jeune public, très impressionné par le regard des autres. Donc, on n’ose pas forcément dire mais intérieurement, très caché, très secrètement, on peut se dire « Ouais, c’est ça que j’ai envie de faire. »

### p. 82

Capter sa ville, ses instants de vie... Une habitude, quasiment un réflexe pour Yann Lebecque.

Depuis 7 ans, ce passionné de photographie mobile sillonne Paris et immortalise les petits riens du quotidien.

« Tout ça fait qu’on prend des photos, je trouve qu’on n’aurait jamais pu prendre autrement. C’est que... au-delà même de la qualité qu’on obtient maintenant avec des résolutions tout à fait convenables pour des impressions même en grand format, c’est cette possibilité d’avoir toujours son appareil sur soi, c’est vraiment ça qui révolutionne la photographie. »

Recadrer, ajouter un filtre, la photo devient ludique. Moins d’avoir ringardisé la photo papier, la photo numérique a ressuscité les labos. Cette start-up a créé une application pour commander des impressions de photos directement depuis son mobile.

« Nous, l’idée c’est d’ouvrir son application et, on va dire, en moins d’une minute de pouvoir imprimer des photos qu’on va recevoir chez soi, qu’on va pouvoir envoyer à quelqu’un, qu’on va pouvoir offrir en cadeau, en moins d’une minute en attendant son bus ou en allant se coucher. L’idée c’est d’avoir une application simple, la plus simple possible. »

Simple, accessible, la photo mobile se fait aussi une place sur le marché de l’art. Nadine Bénichout et ses associés ont créé la première galerie dédiée à la photo mobile.

« Je crois que c’est le courant qui me passionne le plus, un courant très pictural. Il y a des applis qui vous permettent de faire des collages, d’insérer à la fois des morceaux de photos, de la peinture numérique. C’est là que la vraie créativité et l’imaginaire des gens peuvent vraiment s’exprimer. »

Pas encore cotées, ces photos ont pourtant déjà rencontré leur public. Entre 300 et 1000 euros le tirage, de quoi ouvrir la voie à un nouveau courant.

### p. 83

Nous allons à présent explorer le monde infini de la lecture en compagnie de Vincent Monadé, président du Centre national du livre, auteur de ce manifeste Comment faire lire les hommes de votre vie aux éditions Payot.

# TRANSCRIPTIONS

- Bonsoir. À nouveau il s'agit de votre premier ouvrage. Et vous avez choisi une cause qui vous tient à cœur, vous, l'ancien libraire, pendant dix ans vous avez exercé cette profession. Votre souci de donner le goût à la lecture vous a incité, j'imagine, à écrire ce manifeste.

- Oui, tout à fait. Parce que la position que j'occupe au Centre national du livre permet de faire des études. Et ces études montrent qu'effectivement il y a un décrochage de la lecture vers 13-14 ans essentiellement chez les jeunes garçons, plus que chez les jeunes filles qui lisent et on ne rattrape pas les hommes qui arrêtent de lire. Les jeunes filles lectrices deviennent des femmes lectrices, puis, plus tard des grandes lectrices, et les hommes, on les perd, en fait, à ce moment-là.

- Au moment de l'adolescence.

- Oui.

- Quelques chiffres peut-être pour étayer votre propos avec ces données sur les Français et la lecture. Tout d'abord, un petit chiffre. Plus de 400 millions de livres ont été vendus en 2016, c'est une hausse, une progression de 3,5 %, 54% des grands lecteurs sont des femmes, 7 lecteurs de romans sur 10 sont des femmes. Comme vous venez de l'indiquer, pourquoi les hommes décrochent ?

- On ne sait pas pourquoi ils décrochent.

- Vous avez quelques pistes quand même...

- Oui. Il y a une lecture un peu utilitaire chez les hommes. Ils lisent beaucoup de presse par exemple. Encore l'histoire est un genre qui est encore beaucoup lu par les hommes. Mais la lecture de fiction, il y a un décrochage. Et une des raisons possibles est que quand on n'est pas un grand lecteur, quand on arrête de lire, c'est très difficile de s'y remettre, on a l'impression que ce n'est pas fait pour toi, et donc on n'ose pas y retourner, on trouve que les livres sont trop épais, trop gros. On se dit « Mais est-ce que je vais pouvoir lire tout ça ? ». On lit beaucoup de BD mais tout le monde vous explique que la bd ce n'est pas de la lecture. Mais bien sûr que la BD c'est de la lecture, il y a même des chef-d'oeuvres en bande dessinée.

- Et c'est là que la femme intervient ?

- C'est là qu'en tout cas, une femme, une libraire, une bibliothécaire peut intervenir pour ramener entre les mains d'un homme-lecteur l'envie de lire en trouvant un bouquin qui lui corresponde.

- Justement c'est ce que vous étayez dans votre ouvrage. Vous donnez des conseils comment apprivoiser un homme qui s'est détourné de la lecture. Vous le faites d'une façon humoristique mais il y a de vrais codes.

- Il y a une partie caricaturale qui est complètement assumée sur le rôle de l'homme et de la femme parce que j'ai voulu que ce soit un peu drôle quand même.

- Oui.

- Parce que sinon je me disais que ce serait très ennuyeux un essai sur la lecture qui se prend au sérieux, c'est très ennuyeux. Et après oui, il y a des vraies choses, il y a de vrais codes. Par exemple, les genres, la lecture des genres. On a parlé de la bande dessinée, mais il y a aussi les polars, il y a aussi la science fiction... Ce sont des mécaniques pour raconter des histoires qui sont faites de telle façon qu'une fois qu'on rentre dedans, on est pris, on est aspiré et c'est très difficile de les lâcher. Et puis, il y a aussi le fait de commencer par des textes courts. Et attention, les textes courts ça ne veut pas dire textes de moindre qualité...

- Non...

- Mais démarrer par Ulysse de James Joyce quand on ne lit plus c'est un peu difficile. Déjà quand on lit beaucoup c'est une expérience ...

- Quelques conseils justement pour peut-être les passionnés d'histoire ou de sport ?

- Pour les passionnés de sport, moi je dis toujours que Nick Comby, l'écrivain anglais, a écrit un livre absolument magnifique qui s'appelle Carton jaune et que Jean Echenoz, un auteur français a fait un livre sur la course qui s'appelle Courir justement,



c'est sur Zatopek, le grand coureur marathonnien. Ces livres-là peuvent faire revenir les gens très facilement. Et pour les passionnés d'histoire, il y a un livre qui est très épais mais qui est très facile à lire, qui s'appelle La compagnie de Robert Litell, c'est un livre magnifique aussi, qui raconte l'histoire de la CIA depuis 51 jusqu'à Ben Laden. Il y en a plein. De toute façon, le libraire est là pour ça...

- Pour conseiller...
- Il faut aller voir le libraire.
- Il ne faut pas avoir peur c'est ça ? Parce que c'est aussi la peur de rentrer dans ce temple de lecture...
- Ce sont des cathédrales... Les médiathèques ce sont des cathédrales, les gens pensent que c'est pas pour eux.
- C'est interdit...
- Mais il faut progressivement amener les gens vers ces endroits-là parce que c'est là où sont les médiateurs qui vont donner envie de lire.
- Absolument. Vous dites, lire...lorsqu'on lit, on n'est jamais isolé, on est accompagné dans la peine, dans les difficultés, dans les moments de joie aussi, mais dans ces moments de solitude, c'est une vraie vertu la lecture.
- Oui, je pense qu'on peut vivre et être heureux sans lire. Après, je pense que quand on lit, on a des amis qui sont à jamais fidèles et qui en plus ont un bon goût de ne pas vous contredire parce qu'ils sont sur du papier et ils vous accompagnent dans les pires moments de la peine, ils sont là, ils vous accompagnent et ils vous aident.
- Un grand merci. Un livre en tout cas, un manifeste plutôt humoristique à conseiller aux femmes et aux hommes aussi. Comment faire lire les hommes de votre vie, c'est aux éditions Payot. Et puis un dernier conseil aussi, accompagner les enfants bien au-delà de 6 ans...
- Oui, il faut lire aux enfants jusqu'à ce qu'ils vous virent de leur chambre.
- C'est ça. Un dernier conseil. Merci.

## LA LANGUE FRANÇAISE AUJOURD'HUI

p. 92

... le même accent, celui des banlieues, des cités, l'accent des zyvas étudié aujourd'hui par de sérieux linguistes et qui s'ajoute aux expressions utilisées par les ados. Tendez bien l'oreille.

« Si c'est quelqu'un qu'on n'apprécie pas, on va lui dire, t'es un *bolos* toi qui s'habille pas bien, content jamais quoi. Si t'es en jean, quoi t'es un *bolos*, c'est pour rigoler hein... Quand je le dis à quelqu'un d'autre que je n'aime pas c'est péjoratif quoi. On dit Oh j'ai trop de sème Ca veut dire qu'on a une sale note ou nos parents nous empêchent de sortir alors qu'on a une soirée ou quoi... On dit Ouais on a trop de sème parce qu'on est dégoûté. Et quand quelqu'un raconte quelque chose de pas intéressant, on dit « staïve ». Par exemple, Sara va me dire « T'as fait quoi aujourd'hui ? » Je vais lui dire « Aujourd'hui je suis partie au cinéma. » Elle va me dire « Staïve ». En gros, on s'en fiche, je m'en fiche de ce que tu racontes. C'est ta vie, c'est pas mon problème. »

– Bonjour Vincent Cespédès.

– Bonjour.

– Vous êtes prof de philo, écrivain. Vous comprenez ce langage ou pas ?

– Non, il y a des nouveautés là, j'avoue que je suis un peu has been. Heureusement que je me penche un peu, de façon intellectuelle, sur la chose mais c'est vrai qu'on en apprend tous les jours.

– Alors l'accent, déjà il y a le vocabulaire, et puis il y a l'accent aujourd'hui des cités, des banlieues, des *hivas*. À quoi il correspond cet accent ?

– Oh là les linguistes sont d'accord, les sociologues aussi, c'est un critère d'appartenance. C'est un signe de reconnaissance. Ça veut dire qu'on vient des cités plutôt défavorisées. Et donc c'est véhiculé par le rap, par Internet, par les médias aussi. Une émission comme aujourd'hui peut aussi véhiculer certains mots. Donc c'est j'appartiens à un milieu, et souvent à un milieu qui est assez exclu, c'est toujours comme ça qu'on fait quand on est stigmatisé, on prend les signes de la stigmatisation notamment l'accent et on en fait une fierté. Donc, ça vient de là. Bien sûr c'est très riche, c'est une langue vivante le français il y a donc autant de parler français qu'il y a de zones sociologiques, culturelles, donc ça se métisse, il y a des mots arabes, il y a des intonations du parler populaire, il y a de l'ancien français « daron, daronne », ça veut dire le père et la mère, c'est de l'ancien français, ça remonte à très loin. Et puis, des mots tout à fait nouveaux, j'ai appris récemment « je vais la brouillon », ça veut dire je vais m'embrouiller avec elle, plutôt verbalement, donc je vais la brouillon. Un autre exemple on a cari, cari c'est un autre exemple amusant c'est pour se moquer de quelqu'un. Vous savez, on a souvent des mots qui sont... il y a des ellipses dans les mots. On ne dit pas "c'est lui qui te l'a", on dit "c'est lui qui t'l'a"... . C'est lui qui t'l'a escroc, c'est lui qui te l'a volé. Et puis il y a des trucs très drôles par exemple « Elle est morte dans le film » pour dire « Franchement elle est nulle. » « Elle est trop mal habillée, elle est morte dans le film. »

– C'est trop, Vincent.

– Oui « C'est trop ». Ce qui est très intéressant c'est que ça nourrit la langue française. Les expressions comme « prise de tête » qui n'existaient pas il y a 50 ans, arrivent dans le dictionnaire, c'est argotique bien sûr mais l'argot ça fait partie de la langue vivante française, et puis, ce qui est intéressant c'est que ça sort complètement de la banlieue, c'est véhiculé y compris chez les *filles de bourge* comme ils disent. Parce que c'est drôle, parce qu'il y a quand même un humour. Il faut savoir qu'en banlieue ce qui est important dans la prise de parole, il y a la tchatte en banlieue, c'est les jeunes qui parlent et qui s'expriment. C'est pas le plus costaud qui parle en banlieue, c'est le plus drôle, celui qui sait le mieux raconter des histoires.

– C'est pour ça, certains ils finissent sur les planches à faire un one man show parce qu'ils sont très bons.

– C'est pas du tout une culture je dirai d'enfant unique... C'est une culture... on est nombreux, on parle, on s'exprime. En fait c'est ce qu'on appelle de l'oralisation. C'est l'oral qui compte. Et il y a beaucoup de prestige à pouvoir avoir la tchatte, à parler oralement. Donc, celui qui va utiliser les mots nouveaux, un peu cryptés, qui va mettre un peu... qui va faire que

# LA LANGUE FRANÇAISE AUJOURD'HUI

les autres sont *dupères*, c'est du verlan, sont un peu perdus en utilisant des expressions un peu cryptées, ça va briller. Donc humour et cryptage, c'est comme ça qu'on peut expliquer l'émergence de ce parler.

- Donc, il y a l'accent généralement de la phrase, il y a beaucoup d'injonctions, la phrase commence assez bas et puis hop ça se termine en l'air. C'est ça ?

- C'est ça. Il y a vraiment une façon de parler avec des intonations nouvelles, tout ça ça se repère mais ce qu'il faut bien comprendre pour ne pas aller dans la stigmatisation c'est qu'ils sont capables d'avoir plusieurs codes, hein ? Ils sont capables tout à fait de... j'ai déjà vu moi, je travaille avec certains entrepreneurs de petites PME et ils me disent : On a des filles de banlieue qui parlent avec leur accent entre elles et puis, dès qu'ils prennent pour du télémarketing le téléphone, elles ont un niveau d'hôtesse de l'air.

- C'est très stigmatisant.

- Exactement. On voit tout de suite d'où viennent les uns ou les unes ou les autres et on se dit C'est handicapant pour eux cet accent..

- C'est un marqueur social. Mais le problème, réfléchissons un peu d'une façon plus large, c'est stigmatisant parce qu'on stigmatise les banlieues. Le jour où on comprendra que dans la banlieue qu'il y a plein de vitalité, de l'espoir, une jeunesse qui en veut ce sera pas du tout stigmatisant. Ce sont nos préjugés qui font que c'est stigmatisant plutôt que de faire des cours de coaching pour apprendre à parler le bourgeois de Versailles ou des beaux quartiers...

- Oui exactement... qui sont aussi dans un parler très caricatural. C'est extraordinaire avec des « a » qu'on allonge. « C'est cela ». « Salut, tu... vas... bien... », disaient Les Inconnus. Plutôt que de continuer à stigmatiser cet accent il faut comprendre c'est parce que nous stigmatisons les banlieues. Ils sont capables de plusieurs codes, ils sont capables de s'adapter, et puis surtout ils regardent la télévision. Et donc ils ont le vocabulaire de la télévision. Qu'on ne me dise pas comme certains linguistes le disent qu'ils ne connaissent pas le mot « exquis » ou « succulent », ils ne disent pas « ce kebab va être exquis ou succulent » parce que ce sont des mots qui sont connotés je dirais pas chez eux. Donc ils vont dire « C'est trop bon » etc. Mais ils connaissent ces mots-là. Moi qui ai été prof en banlieue, zone sensible, ZEP etc, j'ai bien vu qu'ils étaient tout à fait capables d'avoir un discours articulé et cohérent. Donc, ce sont des codes d'appartenance, ce qu'il faut est qu'ils puissent en jouer.

- Comme les casquettes, comme les vêtements....

- ... comme les vêtements... codes d'appartenance.. C'est riche, il faut je pense le vrai boulot, il n'est pas vraiment de leur côté, il faut aller à l'école pour ça, pour apprendre le bon français. Ils lisent du Molière à l'école, ils lisent du Stendhal, ils lisent du Steinbeck et compagnie. Ce qu'il faut est que nous puissions accepter cette langue-là et là c'est plus compliqué parce que la langue française reste centralisée et élitiste.

- C'est nous qui allons être coachés par vous Vincent Cespédès. Votre livre Mot à mot

- Mot pour mot

- Mot pour mot chez Flammarion pour comprendre un peu mieux ce langage.

## p. 96

Animateur : Et pour la première fois, en France, le Conseil Supérieur de l'Audiovisuel organise une journée de la langue française. Pourquoi cette initiative ? On en parle avec nos deux grands témoins, Patrice Gélinet, merci d'être avec nous.

Patrice Gélinet : Merci à vous.

Animateur : Vous êtes Conseiller, membre du CSA. Avec nous également Brigitte Fossey, que nos téléspectateurs connaissent très bien. Vous êtes actrice et marraine donc de cette journée de la langue française. Patrice Gélinet, pourquoi tout simplement

# TRANSCRIPTIONS

une journée dédiée à la langue française ?

PG : Bah, pour plusieurs raisons. D'abord, parce qu'il faut rappeler que c'est une des missions du CSA que de veiller, je cite la loi, de veiller à la défense et à l'illustration, c'est-à-dire à la promotion de la langue française. Ensuite, parce que il est important de défendre le français et de l'illustrer aussi dans les médias audiovisuels, que nous régulons, radio et télévision. Pourquoi ? Parce que compte tenu du temps que les Français passent devant leur téléviseur, plus de 3 heures, devant leur radio, à écouter la radio, pendant... un peu moins de 3 heures, évidemment, ils jouent un rôle prescripteur, un rôle normatif, pardon, dans le domaine de la langue. Et il était très important effectivement que ce soit à elles de relayer cette initiative. Enfin, j'ajoute que, même si l'initiative est antérieure aux événements qui se sont produits au mois de janvier, il est évident que au moment où il est nécessaire de resserrer le lien social, comment le faire ... que mieux que dans la langue, la langue qui nous rassemble, la langue qui nous permet de nous exprimer et d'exprimer d'ailleurs à travers elle aussi les valeurs que nous portons, celles que porte la langue française, que porte la France, c'est-à-dire, la liberté, la liberté de communication, l'égalité des droits et puis aussi la fraternité entre les membres d'une communauté, quelles que soient leurs origines.

Animateur : Brigitte Fossey, qu'est-ce qui vous a incité à vous impliquer dans cette initiative ?

Brigitte Fossey : Je suis très honorée que Patrice Gélinet ait pensé à moi, parmi d'autres, d'ailleurs, Abd Al Malik, et puis aussi... Éric Orsenna...

PG : ...Augustin Trapenard et Joyce Jonathan, chanteuse francophone...

BF : ... qui aiment la langue française. Parce que j'aime moi aussi tout particulièrement la langue française. Mon père a écrit des poèmes, mon grand-père maternel en écrivait aussi, et mon métier, c'est de servir la langue. Même quand je choisis un scénario pour la télévision, je regarde d'abord comment il est écrit, quels sont les mots que je vais avoir à prononcer.

Animateur : Vous êtes vous-même d'ailleurs une grande passionnée de la poésie, qui est le vecteur par excellence aussi de la langue...

BF : J'aime la poésie, et aussi la poésie en prose, parce que la poésie bien sûr peut passer par la prose. Et nous avons, d'ailleurs, avec Patrice Gélinet, une passion commune pour Du Bellay. Vous vouliez parler de Du Bellay, je crois ?

PG : Oui, Du Bellay qui a joué un grand rôle... Vous savez qu'il a écrit un manifeste qui s'appelle précisément « Défense et illustration de la langue française » ? C'est exactement les mêmes termes qu'emploie la loi pour nous assigner, cinq siècles après Du Bellay, la mission justement de défendre et d'illustrer la langue française. Je répète plus « l'illustrer » que « la défendre ». Elle se porte pas si mal. On dit qu'elle se porte pas très bien, mais pensez quand-même que du temps de Du Bellay il y avait à peine deux millions de Français, dix pour cent du royaume de François I, qui parlaient le français. Aujourd'hui, 250 millions dans le monde, à l'avenir, et surtout en Afrique, 750 millions à l'horizon 2050. Donc, pour une langue dont on dit qu'elle est désuète, qu'elle est dépassée... au contraire, elle se porte plutôt bien.

Animateur : Alors, vous avez réalisé...

BF : Moi, je suis très optimiste, parce que j'ai appris grâce à votre colloque, que j'ai lu, que 116 millions de gens apprennent le français dans le monde. C'est-à-dire que c'est une langue d'enseignement, et que Senghor<sup>1</sup> avait dit : dans les décombres de la colonisation, nous avons ramassé cette merveille qu'est la langue française. Ça veut dire que finalement, les gens comme Victor Hugo, des gens comme Du Bellay, Ronsard, Eluard surtout...

Animateur : Allez-y, lisez-nous un extrait ! Je vois que vous avez préparé quelques vers...

BF : Je vis, je vis moi dans la lecture. J'ai une passion pour la lecture à haute voix. Alors, j'ai un poème d'amour, ou alors quelque chose sur le livre...

Animateur : O, le poème d'amour, le poème d'amour !

BF : Vous croyez ?

<sup>1</sup> **Léopold Sédar Senghor**, poète, écrivain, homme d'État français, puis sénégalais et premier président de la République du Sénégal. Il fut aussi le premier Africain à siéger à l'Académie française.

Animateur : Allez-y !

BF : Bon, d'accord.

Puisque j'ai mis ma lèvre à ta coupe encor pleine ;  
Puisque j'ai dans tes mains posé mon front pâli ;  
Puisque j'ai respiré parfois la douce haleine  
De ton âme, parfum dans l'ombre enseveli ;

Puisqu'il me fut donné de t'entendre me dire  
Les mots où se répand le coeur mystérieux ;  
Puisque j'ai vu pleurer, puisque j'ai vu sourire  
Ta bouche sur ma bouche et tes yeux sur mes yeux ;

Je puis maintenant dire aux rapides années :  
– Passez ! passez toujours ! je n'ai plus à vieillir !  
Allez-vous-en avec vos fleurs toutes fanées ;  
J'ai dans l'âme une fleur que nul ne peut cueillir !

Votre aile en le heurtant ne fera rien répandre  
Du vase où je m'abreuve et que j'ai bien rempli.  
Mon âme a plus de feu que vous n'avez de cendre !  
Mon coeur a plus d'amour que vous n'avez d'oubli !

Animateur : Qui est l'auteur de ces vers ?

BF : Mais ça, c'est Victor Hugo. Et je trouve que c'est un des plus beaux poèmes d'amour sur l'éternelle jeunesse de l'amour...

Animateur : Et vous nous le faites vivre magnifiquement ! Alors, on va tout de même poursuivre en essayant de voir quels sont les obstacles qui se dressent sur cette langue qu'a su mettre à l'honneur Victor Hugo. Non, non, non, mais on a le temps, rassurez-vous, Brigitte Fossey ! Juste le temps de vous montrer un clip. J'ai presque envie de dire, que dis-je ! une petite vidéo que l'on peut voir sur le site Internet du CSA, le Conseil Supérieur de l'Audiovisuel. Regardez :

## VIDEO

- Ah oui, franchement, après le brainstorm et la conf call, j'étais complètement burn out, et il fallait encore que je check mes mails, que je forward deux trois dossiers à mon boss, tu vois ?
- Je vois. Et alors, sinon, qu'est-ce que tu fais de tes soirées ?
- Ah non, je suis overbooké. J'ai plus le time, là.
- Ah bah non, t'as plus le time là.
- Dès que je peux, je pars ASAP sup son. C'est no way !
- Just tell me, why can't you choose between French and English? Because I'm getting a little bit boring to talk with you...
- Euh... what?
- Bon, je te laisse méditer là-dessus. Good bye !

Dites-le en français ! Notre langue est belle ! Utilisez-la !

- Single again...

# TRANSCRIPTIONS

Animateur : Ça paraît caricatural quand on regarde cette petite vidéo, cet extrait. Cet homme qui utilise des anglicismes à tout va, cette femme qui est devant lui comme éberluée... Ce sont quand-même des scènes de vie quotidienne, non ?

BF : Oui, c'est vrai. Mais en même temps, ça a toujours existé. Il y a une phrase de Proust : « Swann était très smart ce jour-là dans le dinner-jacket ».

Animateur : Proust ?

BF : Oui, Proust ! Donc, il ne faut pas s'affoler ! Ça n'empêche pas Proust d'écrire très très bien.

Animateur : Vous êtes d'accord ? Au fond, vous relativisez ?

PG : Oui. Il ne faut pas faire de cette journée une journée contre les anglicismes, cette journée pour la langue française. Alors, cela dit... de toute façon, une langue, pour qu'elle puisse vivre, se développer, pour qu'elle ne devienne pas une langue morte, doit savoir accepter de mots étrangers. Ce qui est triste, ce qui est déplorable, ce que je trouve même franchement ridicule, c'est l'emploi comme on vient de l'entendre dans ce petit passage, c'est l'emploi de mots anglais lorsqu'il existe un équivalent français. Il y a toute une liste de mots dont se plaignent beaucoup d'auditeurs et de téléspectateurs, qui nous écrivent très souvent pour se plaindre des anglicismes.

Animateur : Mais on n'entendra jamais un Québécois parler dans un café de la sorte, à Montréal ou au Québec. Pourquoi est-ce que les Français n'utilisent pas des mots français lorsqu'on peut les utiliser ? On peut citer des émissions de télévision célèbres comme The Voice, on dit La Voix au Québec... Comment l'expliquer ?

PG : Oui, tout à fait.

Animateur : Alors, comment l'expliquez-vous ?

PG : En ce qui concerne les titres d'émissions, si ce sont des marques, le producteur, s'il est étranger, peut imposer que le titre des émissions garde son titre en anglais. Mais, en revanche, on peut très bien aussi le négocier. Et c'est vrai que les Québécois ont parfaitement fait. Je me souviens très bien qu'au colloque que nous avons fait, le représentant de la Radio Télévision canadienne disait : Si vous cherchez vraiment une traduction pour The Voice, je peux vous la trouver. Ce qui est effectivement ridicule, c'est l'utilisation des mots anglais quand l'équivalent français existe. Pourquoi dire « live » alors que la langue française donne les deux significations du mot « live » ? donc, elle est plus riche ! « Live » ça peut vouloir dire « en direct », ça peut vouloir dire « en public ». Pourquoi dire « mail » quand on peut dire « courriel » ? Ça, c'est les Québécois qui ont trouvé ce nom, ce mot, il est assez astucieux, qui vient de « courrier » et de « électronique ». Pourquoi dire « news » ? Souvent, dans le jargon journalistique, on parle de « news ». Il y a des infos !

Animateur : En quoi est justement la responsabilité des médias ? On entend souvent dire le « crash », on pourrait dire « l'écrasement » ? Le mot n'est pour le coup pas très joli. « Tsunami » c'est un « ras de marée », il existe, mais on a le sentiment que dire « tsunami » c'est beaucoup plus spectaculaire et impressionnant.

PG : Mais c'est pour ça qu'il faut savoir accepter quand même quelques mots quand ils passent dans le langage courant. Moi, quand je regarde un match de foot, je ne dis pas que je regarde une partie de balle au pied ! Donc, il ne faut pas exagérer. Lorsqu'un mot anglais, étranger, de façon générale est entrée dans le langage courant, il faut savoir l'accepter. On m'a posé souvent la question, et c'est vrai que c'est un genre qui passe souvent à la télévision, comment dire « zapping » ? Eh bien, écoutez, moi, franchement, le mot « zapping » ne me dérange pas. D'ailleurs, le dictionnaire, Le Robert, met « zapper », a introduit « zapper ». Ça ne me dérange pas beaucoup, plutôt que les florilogsismes qui peuvent pas marcher. Il y en a qui marchent, des néologismes.

Animateur : Brigitte Fossey, sur vous, quand vous écoutez la radio, quand vous regardez la télé, est-ce que ça vous arrive d'être surprise, est-ce que vous en voulez parfois aux journalistes d'utiliser des mots en anglais, alors qu'ils pouvaient faire en français ?

BF : En fait, j'avoue que je n'ai pas le réflexe de penser à ça. Je regarde surtout, j'écoute surtout le langage en fait. J'aime... Vous, vous parlez très bien, par exemple.

Animateur : Merci.

# LA LANGUE FRANÇAISE AUJOURD'HUI

BF : Et c'est vrai que la syntaxe, la grammaire est un plaisir pour moi. Moi, j'aime conjuguer, j'aime les verbes, j'aime quand Victor Hugo dit : « Un livre est quelqu'un. Ne vous y fiez pas. Un livre est un engrenage. Prenez garde à ces lignes noires sur du papier blanc ; ce sont des forces ; elles se combinent, se composent, se décomposent, entrent l'une dans l'autre, pivotent l'une sur l'autre, se dévident, se nouent, s'accouplent, travaillent. Quelquefois les lecteurs sortent du livre tout à fait transformés. » Et c'est vrai que quand on... quand vous parlez comme ça, par exemple, ça arrive, il y a des journalistes qui ont ce langage-là, qui utilisent les verbes, qui utilisent la grammaire, on est réconforté, on en sort nourri.

Animateur : Justement, et si peut-être le défi pour la langue française n'était pas justement le respect de la grammaire, de la syntaxe et de l'orthographe ? On va regarder quelque chose qui va parler à beaucoup de monde, aux parents notamment, mais pas seulement. Regardons.

## VIDEO

Film sous-titré

- C'est quoi ce truc ?
- Mais c'est du sms !
- Du sms dans un film ?!
- Ça permet de dire plus de trucs en moins de temps.
- C'est hypercompliqué ! Il faut faire pause pour essayer de comprendre !
- Mais qu'est-ce que tu fais ?!
- Mais je déchiffre, chéri !

Dites-le en français ! Notre langue est belle, utilisez-la !

- C'est ke...ke... ah, quelqu'un ?

Animateur : Alors, là, le langage texto, alors, ennemi de la langue française ? Là, j'ai le sentiment que vous partagez...

BF : Moi, je trouve très drôle. Et je trouve que le texto c'est une langue en soi.

Animateur : Et vous, vous dites s'il te plaît ou stp quand vous envoyez un texto ?

BF : Moi, j'écris des textos qui font trente lignes...

Animateur : des poésies

BF : ...comme je suis une résistante...

Animateur : Vous n'allez pas sur Twitter alors...

BF : non non, comme je suis une résistante, j'écris en entier, avec des négations et tout ! J'éprouve un malin plaisir à faire ça, je trouve que c'est de la résistance.

Animateur : C'est la même chose à titre personnel, vous concernant, vous, dites-nous, Patrice Gélinet ?

PG : Oui, le langage des textos, des sms, ce n'est pas un langage, c'est des abréviations. Bon, peut-être qu'il en sortira effectivement un nouveau vocabulaire.

Animateur : Oui, mais certains jeunes ne font plus la part des choses, cela dit très sincèrement. Ça paraît encore une fois caricatural, mais vous avez parfois des enseignants en France, des professeurs qui se retrouvent dans des copies avec le « que » écrit « ke » !

# TRANSCRIPTIONS

PG : Oui, mais l'important dans une langue c'est qu'on se comprenne. L'inconvénient de ces langues qu'on improvise et que chacun parle à sa manière, c'est qu'on ne se comprend plus. Ça devient... au fond, ça rejoint le mythe de la Tour de Babel, le jour où les gens ne se comprennent plus, ils se tapent dessus. C'est pour ça que je disais tout à l'heure, que c'est très très important.

Animateur : Vous êtes d'accord avec ce point-là d'ailleurs, après ce qu'a vécu la France le 7 janvier, la langue, notamment, pour les plus jeunes, c'est aussi une source, une richesse pour pouvoir mieux vivre ensemble, pour mieux se comprendre, peut-être moins céder à la violence ?

BF : Écoutez, la langue, ça a toujours été la liberté parce que c'est la forme d'expression qui surgit du corps et de l'âme spontanément. Donc, plus elle est riche, plus elle est belle, plus elle est drôle, plus elle a de l'humour, plus elle a de l'amour, plus elle va combler les rapports humains. Et moi, je pense que c'est très important, la dictée, par exemple. C'est quelle occasion pour moi, dans mon enfance, d'entendre les plus beaux textes d'Anatole France, de Jules Romain, de Romain Rolland. La dictée c'était un savoir, c'était un jeu ! Et puis aussi la dictée de Bernard Pivot, c'était génial !

Animateur : Légendaire !

BF : Et c'est très important, c'est amusant, et puis, je trouve aussi que c'est important de pouvoir inventer sa vie. Pour inventer sa vie, il faut se nommer, il faut dire qui on est, il faut témoigner de qui on est. Par exemple, il y a une association qui s'appelle la TDK monde, et qui lutte contre la misère, donc, contre les gens qui ne savent pas s'exprimer en français. La première chose qu'ils font faire, c'est des témoignages dans une université populaire pour raconter leur histoire, en français, et donc contribuer au progrès de la démocratie. Il n'y a pas de progrès de la démocratie sans progrès de la langue. La langue, si vous voulez... la loi, elle est faite par la langue. Si vous voulez écrire une lettre de motivation et obtenir un poste de journaliste, plus vous écrivez bien, plus vous obtenez ce poste. Donc, c'est un élément de liberté de communication. Et aussi il faut que ça reste ludique, et ça reste un amusement.

Animateur : Merci beaucoup Brigitte Fossey, merci Patrice Gélinet. On imagine que le CSA remettra la langue française à l'honneur donc peut-être chaque année nous vous recevrons.

PG : Et pas seulement en France ! Vous même, avec votre chaîne de télévision, je pense aussi à France Médias Monde<sup>1</sup>, je pense également aux stations d'Outre-mer de France Télévisions. Cette journée, elle se passe dans le monde entier ! Il faudra faire appel la prochaine fois à des radios francophones.

Animateur : Voilà, tous ensemble...

BF : Oui, c'est à Patrice Gélinet qu'on doit cette idée ! C'est la première fois dans l'histoire de France qu'il y a la journée de la langue française.

Animateur : Eh bien, voilà qui est dit ! Voilà pour l'hommage ! Merci à tous les deux !

## p. 106

– Bonjour Jérôme Clément.

– Bonjour.

– Vous êtes président de la fondation L'Alliance française depuis juin dernier. C'est considérable les Alliances françaises à travers le monde, c'est un demi-million d'étudiants qui sont formés à la langue française et c'est sur toute la planète.

– Oui, 136 pays, c'est le plus grand réseau au monde. Il n'y a pas de réseau fait par aucun pays à part les Instituts Goethe, les Instituts Confucius pour la Chine mais le réseau de l'Alliance française est le plus grand réseau culturel au monde.

<sup>1</sup> France Médias Monde est une société nationale de programme créée en 2008 pour superviser et coordonner les activités des radios et télévisions publiques détenues par l'État français et ayant une diffusion internationale.



# LA LANGUE FRANÇAISE AUJOURD'HUI

- Cela représente donc, je disais, un demi-million d'étudiants, 137 pays. Et ça existe depuis 130 ans.
- En 1883, un certain nombre de beaux esprits de l'époque – Pasteur, Ferdinand de Lesseps<sup>1</sup>, Paul Cambon<sup>2</sup>, diplomates, des personnalités religieuses – ont décidé de lancer des associations de droit privé dans le monde, des comités français. C'était après la défaite de 1870 contre les Prussiens, au moment des conquêtes coloniales, et de défendre l'universalité de la pensée et de la culture françaises. C'étaient encore un peu les idéaux de la Révolution.
- Ce sont les mêmes idéaux aujourd'hui, défendre la langue française, on pense que la langue française c'est quelque chose d'universel.
- Oui, on pense que c'est quelque chose d'universel. Et d'ailleurs les manifestations qui ont lieu le 11 janvier après les attentats étaient à mon avis dans la droite ligne de ce qu'avaient voulu les pères fondateurs à la fin de la Troisième république. Parce que tous les gens qui se baladaient avec leur crayon ou qui disaient comme c'était inscrit sur la colonne Place de la République « Je pense, donc, je suis », c'était pour dire qu'ils voulaient défendre la liberté d'expression et défendre la culture française et la langue.
- Par exemple, la langue française, c'est la liberté d'expression ? C'est les valeurs ? c'est quoi ?
- C'est des valeurs. C'est des valeurs d'humanisme, c'est des valeurs de tolérance, c'est des valeurs de curiosité, d'ouverture au monde. Les Français sont vus dans le monde, comme partout, là je reviens d'Argentine, comme un pays de culture, un pays de culture avec des grands écrivains, innombrables Prix Nobel, Modiano étant le dernier, une histoire littéraire, une histoire magnifique sur le plan aussi de la peinture, des arts... Paris est la capitale du monde de la beauté, etc. C'est resté comme ça dans l'inconscient collectif du monde et c'est pour ça d'ailleurs qu'il y a eu un tel mouvement le 11 janvier, c'est que la France a été touchée dans son identité culturelle forte comme les Américains avaient été touchés dans leur identité, la leur c'est le commerce, le 11 septembre 2001, la France était touchée dans son identité forte. Et dans le monde, cette idée de la culture française comme un grand pays de la culture elle est ancrée mais partout. Ce mouvement qui s'est lancé en décembre 2003, il a eu un succès fou, et on vit encore dessus parce qu'il y a eu des immeubles de l'Alliance française dans le monde entier, on a, comme vous l'avez dit, 136 pays, 850 alliances, c'est considérable et ça se renouvelle, ça bouge, c'est vivant, c'est pas du tout...
- Ça permet à des générations entières à la fois d'apprendre le français, toute la culture française. Qu'est-ce qui explique ce succès finalement, cette envie des étudiants dans le monde de s'approcher de cette culture, d'apprendre cette langue ?
- L'histoire évidemment. L'histoire de la France qui est aussi riche depuis la Révolution. Le Brésil par exemple où l'on fête le mois prochain les 130 ans de l'Alliance de Rio de Janeiro, créée quand même à la même époque, le Brésil s'est construit sur l'idée de la Révolution française, sur l'idée de positivisme d'Auguste Comte, des choses comme ça. Donc, peu à peu, au fur et à mesure des années, ça s'est agrégé autour de ça, et c'est resté comme ça. Aujourd'hui, évidemment, on peut me dire, Oui d'accord, mais c'est autrefois, ce n'est plus comme ça maintenant. C'est vrai que les motivations professionnelles ne sont pas les mêmes, qu'on parle beaucoup plus l'anglais que le français aujourd'hui.
- Dans les affaires par exemple, dans le langage de commerce...
- C'est vrai, mais il y a plusieurs motivations quand même. D'abord il y a beaucoup de pays, d'abord il y a l'Afrique francophone qui est très importante, et il y a beaucoup de Chinois qui apprennent le français pour aller en Afrique. Il y a le Québec aussi qui est une terre d'immigration et dans lequel on apprend beaucoup le français. Il y a toutes les entreprises françaises, les grandes entreprises qui sont un peu partout, parler français c'est utile. Et puis il y a ceux qui l'apprennent pour le plaisir. Pour le plaisir de parler notre langue, de lire notre langue. Je vois, encore une fois, en Argentine, il y a des cercles français, il y a des bibliothèques françaises, parce que c'est une langue qui compte.
- C'est un peu la langue de l'élite, c'est vrai ça, encore aujourd'hui ?
- Pas seulement de l'élite. De l'élite bien sûr parce que beaucoup de gens très cultivés, dans les grandes familles de partout dans le monde ont parlé français, n'ont parlé que français même dans beaucoup de pays, dans beaucoup de milieux très

<sup>1</sup> Ferdinand de Lesseps (1805-1894), est un diplomate et entrepreneur français. Il est surtout connu pour avoir fait construire le canal de Suez et pour être à l'origine du scandale de Panama pour lequel il a été condamné.

<sup>2</sup> Pierre Paul Cambon (1843-1924), est un diplomate français.

# TRANSCRIPTIONS

cultivés. Mais c'est les étudiants qui apprennent aussi beaucoup le français aujourd'hui parce qu'ils en ont besoin encore une fois professionnellement parce que dans leurs familles c'est la tradition. Et parce qu'il y en a aussi beaucoup qui ne veulent pas parler que l'anglais. La question de la diversité elle compte aussi beaucoup.

– Vous prônez cette diversité aussi. On n'est pas dans un corporatisme. Le français d'abord... la langue française est plus forte que les autres, meilleure, plus importante...

– Non. Ça je crois que c'est un argument dépassé. Il faut dire « On refuse la pensée unique ». La pensée unique c'est la pensée américaine. Aujourd'hui il faut diversifier et le français fait partie des grands groupes linguistiques mondiaux comme l'espagnol, comme aussi pour d'autres raisons le mandarin en Chine, qui comptent. Et l'enjeu aujourd'hui c'est faire en sorte que les prochaines années le français, la culture française restent parmi les grandes cultures du monde.

– Vous constatez quoi Jérôme Clément ? ça diminue ? ça augmente ? Il y a une plus forte intensité de demande ?

– Évidemment, ça dépend des régions, il y a des régions où ça diminue, il y a des régions où ça augmente, d'ailleurs c'est assez surprenant, on est parfois surpris qu'en Moldavie, que dans les pays du Golfe, à Abou-Dabi par exemple, dans tous ces coins-là, ça augmente beaucoup. Et puis il y a des régions où ça diminue parce que le français n'a plus le statut qu'il avait autrefois, il est moins enseigné dans les écoles, etc. Ça diminue. Mais globalement c'est stable, le nombre d'Alliances est à peu près resté le même, et je pense qu'on va croître à cause de la démographie.

– Les grands enjeux de l'avenir c'est qu'il y ait de plus en plus de monde, c'est quoi les enjeux ?

– Les enjeux est que dans la mondialisation, dans la globalisation du monde, le français et la culture française restent l'une des principales au monde. C'est ça l'enjeu. C'est un gros enjeu parce qu'il dépend de nous tous, il ne dépend pas que des Alliances françaises, il dépend des entreprises, il dépend de l'économie, il dépend de la politique...

– Et là vous sentez la mobilisation générale, vous sentez qu'on a compris l'enjeu ?

– Non pas sur la langue. Moi je suis .... là-dessus... j'en profite pour le dire... je trouve que les Français ne défendent pas leur langue. Elle est plus défendue parfois ailleurs qu'en France, c'est quand même un paradoxe. Donc il y a un effort à faire, il y a une prise de conscience à faire que dans cette communauté, on est là dans les communautés, parce qu'Internet est une communauté. Alors, les communautés, la communauté francophone c'est un atout majeur pour nous et il faut absolument l'utiliser, en particulier en Afrique qui est un enjeu considérable...

– C'est un enjeu économique ? c'est pour faire des ambassadeurs de la France ? Ça va au-delà ?

– Économique... quand on parle la langue d'un pays, on travaille plutôt avec les entreprises de ce pays, il y a une espèce d'accoutumance. Il y a l'enjeu du tourisme aussi qui est très important, qui est beaucoup soutenu par Laurent Fabius, parce qu'il y a énormément de flux touristiques à voir dans notre pays et beaucoup d'étrangers apprennent le français parce qu'ils veulent venir en France. Donc, il y a cet enjeu-là. Et l'enjeu politique évidemment parce que la France siège au Conseil de sécurité et il y a des majorités qui se rallient autour d'elle parce qu'elles se sentent de la famille, en gros. Il y a des enjeux évidemment culturels qui sont ceux de la laïcité et qui, à l'heure où on est tellement préoccupé par les affrontements religieux, l'enjeu de laïcité est une valeur, est une valeur d'humanisme et de tolérance. Donc, c'est tout ça qui est mis en cause.

– Merci beaucoup Jérôme Clément, président de la Fondation des Alliances françaises a été notre invité. Évidemment, TV5Monde qui apprend et soutient le français à travers le monde est aussi un outil pédagogique.

– Majeur.

– Merci.

## p. 118 En Suisse

La Suisse – pays multilingue. Ici il y a 64% de la population qui parle l'allemand contre 20% seulement qui parle le français, 6% parlent l'italien et ils sont à peine plus de 40000 à parler la langue romanche. Le français langue très largement minoritaire mais longtemps chérie par nos voisins alémaniques. Et aujourd'hui qu'en est-il ? Notre langue tient-elle encore

# LA LANGUE FRANÇAISE AUJOURD'HUI

une place importante dans le coeur des Suisses allemands ?

C'est à la Rennweg 24 que l'on trouve les bureaux d'une petite association qui s'appelle Aux arts etc. En tout cas c'est là qu'ils m'ont dit de venir.

- Bonjour.

- Bonjour. Entrez. C'est ici le petit bureau d'Aux arts etc. ? Oui. Encore quelque temps.

- Sandrine Charlot-Zinsli, Françoise Biarry, on est ici dans le petit bureau de votre association Aux arts etc. à Zurich. Cette association elle va bientôt fêter ses 10 ans si j'ai bien compris. Quelle était sa vocation quand elle a été créée en 2003 ?

- C'était vraiment de mettre en place un moyen de communication pour faire connaître les spectacles en français qui se montaient ou les petits projets culturels qui avaient beaucoup de mal à trouver du public. Mais surtout parce qu'il n'y avait plus de moyens de communication et d'information pour les francophones. Donc, ça c'était la première chose. Et puis aussi parce qu'on était un petit groupe, on avait envie d'écrire des articles sur ce qu'on aimait. On aimait la ville de Zurich, on trouvait qu'il y avait quand même une offre culturelle intéressante non seulement en français mais aussi en allemand et que ce serait bien aussi que les francophones participent à la vie culturelle zurichoise. Et que donc voilà si on en parlait de façon sympathique ça permettait des échanges, de vrais échanges et un vrai intérêt mutuel. Donc c'était que en français pour des raisons pratiques mais quelque part on aurait aimé s'adresser aussi aux germanophones.

- Est-ce que les non-francophones de Zurich s'intéressent à ces activités culturelles que vous mettez en avant, que vous regroupez à travers le site Internet de votre association ?

- Oui et non. C'est-à-dire que parmi les lecteurs de la newsletter, les lecteurs du site il y a des non-francophones, des personnes qui aiment le français, qui ont envie de se retrouver dans de beaux petits concerts ou bien qui ont envie d'être au courant de toutes ces choses. Donc, on les touche d'une certaine façon, et puis, nous, ce qu'on fait, c'est-à-dire qu'on travaille toujours en collaboration avec des institutions culturelles zurichoises. Lorsque c'est une projection c'est avec un cinéma comme RiffRaff ou Xenix ou, je ne sais pas, les cinémas Arthouse. Ou bien on organise des projets pour les classes, et donc c'est toujours avec des enseignants, toujours avec des gymnases. Tout à l'heure vous demandiez en quoi est-ce que le français intéresse encore les jeunes Suisses allemands. C'est difficile à dire mais disons que ... il faut peut-être montrer la différence lorsqu'on fait venir par exemple Gaël Métroz, un jeune réalisateur romand, c'est pareil. C'est montrer d'abord une belle personne, quelqu'un qui a des projets de vie, une certaine conception de vie et après ça se trouve que ça passe par la langue française. Mais c'est d'abord quelqu'un d'intéressant, c'est pas ringard, c'est pas poussiéreux, c'est ça surtout qu'on veut montrer nous parce que peut-être que justement parfois le français est un petit peu associé à des choses poussiéreuses, ringardes et ennuyantes.

- C'est ce que vous écrivez sur le site Internet de votre association Aux arts etc. Vous écrivez : « Nous voulons de toutes nos forces que le français ne rime pas avec ringard ou franchouillard mais avec art et bazar. » Ça veut quand même dire qu'aujourd'hui l'image de la francophonie ici en Suisse alémanique, c'est pas l'image la plus sexy qu'on puisse imaginer, quoi ?

- Bah je ne sais pas, allez dans les classes, allez demander aux jeunes... Moi, j'ai deux filles adolescentes. C'est vrai que leurs copains c'est pas la matière préférée souvent... C'est dommage parce que beaucoup d'enseignants se donnent beaucoup de mal.

- Ici on est dans un État bilingue, enfin, multilingue, un État dont on pourrait attendre qu'il investisse de l'énergie dans la valorisation de l'autre langue ou des autres langues du pays. Là vous, depuis 10 ans que votre association existe, vous n'avez pas l'impression que c'est une priorité pour la Suisse de valoriser cette culture française ?

- D'être fier de ce bilinguisme ? Non. Moi, si j'étais à la tête de la ville de Zurich, la première chose que je ferais, c'est... je ferais traduire le site Internet pour que certaines des pages soient en français, de la ville, au niveau des institutions politiques, etc. Ce serait une chose. Nous on est aidé par exemple par la ville de Zurich mais très peu. Mais on est aidé régulièrement. Et si on demande certaines choses, on les obtient. C'est des petites choses : l'envoi gratuit de flyers de la semaine de la langue française par la ville de Zurich. Ce genre de choses ça se fait mais ça nous permet peut-être de survivre mais ça ne nous permet pas de développer de vrais projets à long terme.

## p. 118 Au Canada.

– Moi je pense que le français est vraiment en bonne santé comparativement à ce qui a été il y a 40 ans. Je pense qu'on est en train de développer une langue qui... une langue à part entière. Donc, le français au Québec c'est le français au Québec et pas le français d'ailleurs. Je suis Sandrine Tailleux, je suis professeur de linguistique à l'université du Québec à Chicoutimi. Les Québécois, je crois qu'ils sont en train de se développer de plus en plus une fierté plutôt qu'une honte par rapport à la variété de français qu'ils parlent. Et puis je pense que ça augure quand même assez bien pour l'avenir, on a une norme qui est maintenant au Québec. L'Office québécois de la langue française justement travaille très fort là-dessus, puis il s'est développé beaucoup dans les dernières décennies et le fait que maintenant on est capable de quand on veut se référer, quand on veut avoir une espèce de... c'est quoi la bonne langue, comment dire un élément, on est pas obligé d'aller voir ce qui se fait en France, on peut aller direct sur le site de l'office québécois de la langue française, ça vient d'ici, c'est fait par des Québécois.

– Alors, l'état des lieux du français je ne serai pas très original en disant qu'il m'inquiète. Je m'appelle Mathieu Bock-Côté, je suis sociologue et chroniqueur au Journal de Montréal. Et pour deux raisons. D'abord, parce qu'on ne s'inquiète plus collectivement pour le français. On a l'impression que la loi 101 de 1977 qui a pourtant été déconstruite morceau par morceau, depuis, et bon on a l'impression qu'elle nous protège à jamais, que la question du français n'est plus un problème au Québec, que le français est assuré. Or, nous sommes, je reprends, une petite nation avec une précarité existentielle mais nous n'en sommes plus conscients. Donc, on croit que c'est assuré et au même moment, alors que les indicateurs sont pourtant inquiétants, et le rapport même au français change. Alors qu'auparavant on y voyait une langue d'émancipation, une langue d'affranchissement, c'était la langue par laquelle on se connectait au monde, de plus en plus on la voit comme la langue de la tribu, c'est la langue des Québécois francophones entre eux mais ce n'est plus la langue par laquelle on accède au monde, désormais c'est par l'anglais exclusivement par l'anglais qu'on croit véritablement s'universaliser. Donc on le voit au Québec francophone où on rêve de l'émancipation par l'anglais. Et on le voit surtout à Montréal où émerge peu à peu une espèce de nouveau peuple multiculturel et bilingue, le peuple montréalais, où le français n'est qu'une langue sur deux et certainement pas la première. Donc je suis assez inquiet et je n'ai pas l'impression que ça va pour le mieux.

## P. 119 En Belgique.

Dans cette joyeuse Tour de Babel, difficile de dire qui parle quoi à Bruxelles. Une chose est certaine, le paysage linguistique bruxellois se diversifie mais quelle place occupe encore le français et le néerlandais ? Pour nous éclairer, nous rencontrons le philosophe Philippe Van Parijs dans un café du quartier européen.

« Le français est bien ancré à Bruxelles et il le restera mais c'est vrai que dès le moment où on laisse se côtoyer librement plusieurs langues dont certaines sont plus fortes que d'autres, il y a une tendance graduelle à l'éviction de la langue la plus faible. C'est ce qui s'est passé à travers toute la Belgique au détriment du néerlandais tant qu'il n'y avait pas de règles territoriales. Il est clair qu'aujourd'hui l'anglais est une langue beaucoup plus forte que le français et que sur le territoire bruxellois il sera tôt ou tard important de reconnaître à l'anglais un statut officiel au niveau de la communication publique et au niveau de sa place dans l'enseignement et de ce fait l'anglais va, à mes yeux, inévitablement se substituer graduellement au français comme lingua franca c'est-à-dire comme langue que parlent entre eux des personnes qui n'ont pas la même langue maternelle. Ça se passe d'ailleurs déjà de plus en plus entre jeunes Belges francophones ou néerlandophones qui parviennent à communiquer le plus facilement en anglais les uns avec les autres. Donc, c'est en cours et il y a des micromécanismes qui rendent ce phénomène inéluctable.

La situation à Bruxelles est complexe. Il y a environ une soixantaine, 55-60 % de la population qui a le français et le français seulement comme langue maternelle. Et c'est assez stable de génération en génération. C'est pas stable du tout pour le néerlandais, le seuil de ceux qui ont le néerlandais comme leur langue maternelle ou l'une de leurs langues maternelles va jusqu'à un quart de la population pour les plus de 65 ans mais pour les plus jeunes on tombe bien en deça de 10 %, on est déjà de l'ordre de 5% de la population, bien en dessous de l'arabe, en dessous du turc. D'autres langues sont plus fréquentes parmi les jeunes bruxellois que le néerlandais au titre de langue maternelle. Mais alors si on regarde la compétence linguistique on voit que si un francophone c'est quelqu'un qui est capable de parler relativement bien le français, environ 95% de la population bruxelloise est francophone y compris quasi tous les Flammands de Bruxelles. Combien y a-t-il alors de néerlandophones à Bruxelles dans ce sens-là ? Mais environ un tiers de la population est néerlandophone, des gens qui sont capables de parler suffisamment... de tenir une conversation en néerlandais, donc, un petit tiers, c'est moins que pour

# LA LANGUE FRANÇAISE AUJOURD'HUI

l'anglais. Donc le néerlandais chez les jeunes bilingues à Bruxelles, capitale, n'est que la troisième langue et pas la deuxième. Et ce qui est très frappant c'est qu'en fait on a deux phénomènes simultanés. C'est qu'il y a une décroissance vraiment très rapide de la proportion de Flamands à Bruxelles comme de Belges qui ont le néerlandais comme langue maternelle, il y en a vraiment de moins en moins, on est bien en dessous de 10% pour les plus jeunes. Mais ça va de pair avec une augmentation constante de la proportion de Bruxellois qui ont appris le néerlandais comme seconde langue et sont capables de bien la parler.

## P. 119 En Côte d'Ivoire.

- Sur les docks, présenté par Irène Omélianenko. Bonsoir Irène.
- Bonsoir Julie.
- Et toujours dans le cadre de la semaine spéciale que vous dédiez à la langue française le nouchi, un français copié décalé.
- Oui, c'est notre dernière série consacrée à la langue française faite en partenariat avec l'UIF, (l'Organisation Internationale de la Francophonie) et les RFP (les Radios Francophones Publiques). Aujourd'hui, nous allons vous entraîner dans les rues d'Abidjan où Arnaud Contreras et Jean-Philippe Navarre sont allés explorer de plus près les qualités et vertus du nouchi.
- Le nouchi est donc une déclinaison entre autres de la langue française.
- Oui, et un mot très mystérieux qui se décline même comme le latin – en nouchi, 'nouchi' ou 'nouchia'. Vous allez vite en découvrir les secrets mais, pour faire bref, c'est une langue en liberté qui intègre français, argot des rues et images assez troublantes. Nous allons découvrir, par exemple, le sens de 'écraser la tomate', je vous laisse imaginer. Le nouchi c'est aussi une langue qui a la capacité de s'inscrire dans les tweets avec une efficacité redoutable. Enfin, c'est une belle matière sonore dont ont su s'emparer des musiciens, chanteuses, paroliers. Fermez les yeux, nous voici plongés en Côte d'Ivoire, dans les métamorphoses très actives de la langue française.
- Merci. Irène Omélianenko Sur les docks c'est tout de suite sur France Culture.

.....

- C'est pour ça que dans mon rap j'importe beaucoup le nouchi qui est notre langage urbain. J'apporte beaucoup plus de nouchi pour que ça passe beaucoup plus ivoirien. J'aimerais que mon rap ait une identité. J'aimerais que quand on parle de Rageman, quand on écoute Rageman, tout de suite on identifie l'Afrique et la Côte d'Ivoire. Voilà. C'est du rap, du rap nouchi.

Le nouchi – un français copié décalé. Arnaud Contreras, Jean-Philippe Navarre.

À Abidjan, en Côte d'Ivoire, le français vit une période d'invention grâce au nouchi, argot des rues il y a quelques années, langue aujourd'hui célébrée. Entendu dans le monde entier grâce à la chanson « 1er Gaou » du groupe Magic System et aux paroles des chansons zouglou et coupé décalé, lu dans le livre « Allah n'est pas obligé » d'Ahmadou Kourouma, des études le consacrent en tant que « français populaire africain ». Les hommes politiques ivoiriens s'en servent même pour transmettre leur message. Par ailleurs, c'est sur les réseaux sociaux et sur Internet que l'on peut au mieux percevoir cette expansion. Les utilisateurs d'Afrique de l'Ouest qui pour certains préféreraient s'exprimer en anglais contribuent aujourd'hui à la diffusion de ce français qui mute. L'immersion auprès de ceux qui défendent ou s'opposent à la langue nouchi, un français copié décalé.

- Je suis Rosine Kakou mais plus connue sur Internet sous le pseudonyme de Jehni Djidji avec mon blog et j'ai également une plate-forme qui s'appelle 225nouvelles.com sur laquelle je fais la promotion de la littérature, j'essaie de redonner aux gens le goût de la lecture et de l'écriture également.
- Moi, c'est Rageman, artiste, auteur, compositeur, interprète, acteur, ambassadeur du nouchi jusqu'à Las Calas.
- Rosine, vous rencontrez pour la première fois Rageman. D'un côté, défenseur du nouchi, qui rape en nouchi, de l'autre côté...
- Ministre de la défense du nouchi...
- ... ministre de la défense du nouchi. Et de l'autre côté, vous qui faites la promotion de la littérature française en français classique. Qu'est-ce qui vous oppose ? Qu'est-ce qui vous rassemble ?

– Bon, je dirais que le nouchi c'est aussi un moyen d'expression. C'est un moyen d'expression donc nous cherchons tous deux à nous exprimer et à nous faire comprendre. Et il ne faut pas nier que le nouchi a aussi ses adeptes, les personnes qui malheureusement ne comprennent que ça. Moi mon combat c'est que j'aimerais bien que les gens soient à même de parler le français correctement et de pouvoir faire la digression de temps en temps mais que le nouchi ne devienne pas le langage de base, à tel point que ceux qui parlent le français correctement soient des cas isolés. Voilà.

– Quand vous voyez que certains hommes politiques, certaines élites culturelles s'expriment en nouchi, écrivent en nouchi, comment est-ce que vous réagissez à cela ?

– Je trouve ça assez dommage. Je me dis que c'est dans un souci peut-être d'avoir des voix ou d'haranguer les foules mais effectivement il y a un message qu'ils font passer et que tout le monde va comprendre. C'est une réalité aussi qu'on ne peut pas fouler du revers de la main, c'est qu'il y a des analphabètes, des illettrés et le nouchi correspond à une frange de la population. Mais je pense que plutôt que d'entrer dans leur canevas, il serait intéressant d'essayer d'élever le niveau en faisant des actions en faveur de l'alphabétisation par exemple.

– Rageman ?

– Moi, je ne suis pas du tout d'accord avec ce qu'elle a dit parce que le nouchi est déjà à la base, ça vient de chez nous. Le nouchi est un mélange de langues qui retrouve des mots bété, qui retrouve des mots bambara, c'est un melting-pot de toutes les langues, le nouchi est un langage. Si aujourd'hui les acteurs politiques et autres utilisent ce langage, je suis désolé, c'est dans le souci de se faire comprendre. Et moi je suis pour. Que le nouchi soit peut-être la langue nationale de la Côte d'Ivoire pourquoi pas ? Ça marche bien au Sénégal avec le wolof, ça marche bien au Congo avec le lingala. Pourquoi pas une langue qui est un peu plus proche de nos origines, plus proche encore de notre langue ? Le français c'est pas une langue de chez nous, je suis désolé, on l'a appris et on a bien adopté ça. Pourquoi le nouchi ça créerait des problèmes, qui est plus de chez nous. Je ne suis pas d'accord. Le nouchi est une forme d'expression et je pense que les intellectuels, les écrivains comme vous gagneraient plus à canaliser cette langue au lieu de dénigrer. Parce que les gens pensent que c'est pas du français, c'est pas ceci, c'est pas cela mais au fur et à mesure que le temps passe elle gagne du terrain. Et je pense qu'il est opportun dès maintenant de la canaliser. Parce que vu la manière dont les choses évoluent, je ne crois pas que le nouchi va s'arrêter là.

## p. 122

Nous voici quai Conti. On est vraiment au centre de Paris. À ma gauche il y a le Louvre, et derrière moi les beaux bâtiments de l'Institut de France qui regroupe 5 académies, la plus prestigieuse d'entre elles bien sûr c'est l'Académie française. Une académie qui n'est plus si jeune que ça, elle a pas loin de 4 siècles maintenant. Elle a été fondée en 1634, en janvier 1635 Louis XIII va signer les lettres patentes qui précisent la mission, la vocation de cette académie qui a été voulue, imaginée et créée par son Premier-ministre, le cardinal de Richelieu.

Et pourquoi il a imaginé cette Académie française ? Parce qu'il a besoin d'un outil politique. C'est ça ce qu'elle est cette académie au départ. Un outil qui va servir à régenter, à donner un cadre à la langue française. En 1635, on ne parle pas tant que ça français en France. En Bretagne on parle breton, dans le sud-ouest on parle l'occitan, dans le sud-est on parle provençal. On est dans une France assez féodale, assez décentralisée. Richelieu a compris que pour asseoir le pouvoir du roi, il fallait centraliser le pouvoir. La langue française et l'académie qui doit lui donner donc un cadre sont un outil pour centraliser justement cette langue. Donc, on va essayer de porter la langue française grâce à cette académie qui va en définir les règles, qui va en définir le bon usage grâce par exemple à son dictionnaire.

Alors, c'est l'une de ses missions les plus connues et les plus importantes. L'Académie doit faire un dictionnaire, c'est une tâche qui demande du temps puisque la huitième édition date de 1935, donc la neuvième on l'attend impatiemment mais elle va arriver alors que la précédente aura déjà plus de 80 ans.

Alors, qui conçoit et qui rédige ce dictionnaire ? Les académiciens bien sûr. C'est-à-dire les membres de l'Académie française, il y en a 40 et on les appelle les immortels parce que quand on est élu académicien, c'est pour la vie. Qui sont-ils ces académiciens et ces académiciennes puisqu'il y a des femmes maintenant, depuis quelques dizaines d'années ? Des gens de lettres essentiellement, des gens qui ont l'habitude d'écrire, qui ont le goût d'écrire et le goût de la langue. Non qu'ils soient tous des écrivains professionnels, on a des universitaires mais on a des gens qui viennent d'un peu partout. Par exemple, des militaires, par exemple, des hommes ou des femmes de science.

## p. 123

Les Français sont attachés à leur langue mais quel français parle-t-on en France ? Questions et réponses avec l'invité de la Une francophone.

– Julien Barret, l'invité de la Une francophone, ça tombe bien. Bonjour Julien Barret.

– Bonjour.

– Alors, vous êtes journaliste, spécialisé dans les questions linguistiques, dans les jeux de mots, la rime, le rap. Et vous publiez chez l'Harmattan « Tu parles bien, la France », sous-titré « Essai sur la langue française d'aujourd'hui ». On peut dire que c'est un livre plaidoyer pour une langue française vivante, en évolution permanente contre les conservatismes qui figent le français dans une langue... en fait, il faut bien le rappeler, une langue qui date du XVIII<sup>e</sup> siècle.

– Oui, la langue écrite on pourrait dire qu'elle a peu évolué ou pas beaucoup depuis Voltaire. Mais la langue orale celle qu'on parle elle a beaucoup changé et il y a une tendance puriste en France qui consiste à la mettre sous verre dans du formol pour qu'elle n'évolue pas. Les évolutions de l'orthographe sont compliquées, les emprunts à des termes arabes, gitans, américains sont mal vus et c'est difficile, alors même que on parle une langue qui change, il y a un point de vue intégré en général et un peu inconscient qui consiste à réfreiner cette tendance et à se corriger les uns les autres.

– Pourquoi ? Parce que nous parlons la langue d'une élite, vous dites. Vous écrivez : « Nous avons hérité d'une langue bourgeoise qui nous oblige à parler bourgeois et, donc, à penser bourgeois. »

– Oui, alors là je cite Claude Dunneton qui... Voilà exactement. Au début de sa vie d'écrivain, il écrivait « Parler croquant » où il dénonçait le fait que l'histoire de la langue française s'est faite au détriment des langues régionales, du folklore, de l'alsacien, de l'occitan... et cette histoire c'est l'histoire d'une langue royale du XVII<sup>e</sup> siècle qui s'est faite à Versailles, au Louvre, aux cours au bord de la Loire et qui a voulu s'ériger comme une langue pure, belle, bienséante, qui évacuait tout le vocabulaire – le soc de charrue, etc. – pour en faire une langue de la beauté, de l'équitation, de la joaillerie. Et cette langue c'est celle de Boileau, ce « qui se conçoit bien s'énonce clairement » et les mots pour le dire arrivent aisément, qui rend hommage à Malherbe et à la pureté. C'est une langue de la pureté. Or, le français s'enrichit d'apports extérieurs qui en font la richesse avec des écrivains merveilleux.

– Alors, vous dites que pour vous en fait l'important plutôt que l'orthographe c'est la grammaire. C'est la construction de la phrase qui importe.

– Ou la syntaxe. La grammaire ça peut être un peu rébarbatif. Il y a un culte de la dictée en France qui peut être sympathique, un TV5 ou la Francophonie organisent des dictées. Mais la dictée c'est quelque chose...

– Ça fige la langue ?

– En tout cas, ça ne nous invite pas à savoir les racines de la langue, à savoir pourquoi on dit « autant pour moi » non... Il s'agit juste de bien dire 'Autant pour moi', de bien dire 'un nénuphar' tandis que c'est un mot qui...

– Bien dire et bien écrire surtout. Combien écrit-on bien « autant pour moi » ?

– On écrit des deux façons puisqu'il y a eu des tas de controverses qui ont eu lieu notamment avec le fameux Claude Dunneton. Il y a deux origines possibles. Et quand on fait de la linguistique, quand on fait de la lexicologie, quand on cherche l'origine des mots, on se rend compte que c'est beaucoup plus compliqué et qu'en général il y a plusieurs origines possibles, il n'y a pas un seul usage et il n'y a pas une seule origine. Donc, on peut écrire 'autant' et 'au temps'.

– Il y a eu beaucoup de tentatives de réformes, de simplification du français. La dernière date de 1990 et vous êtes clairement pour.

– Alors, simplification ça appelle plein de grands mots et de peurs qui surgissent avec le nivellement par le bas, simplifier c'est abêtir. Il s'agit parfois de dire que nénuphar ça s'écrit avec un f au lieu de ph qui a été rajouté de façon totalement fautive en 1935 par un académicien pour une édition du dictionnaire de l'Académie. De dire qu'on l'écrit avec un 'f' c'est une

---

# LA LANGUE FRANÇAISE AUJOURD'HUI

---

simplification mais qui rend hommage à l'histoire de cette langue.

– Ça va vite mais une dernière question. Les emprunts aux langues étrangères, souvent ça fait peur, on dit que ça menace la langue française. Vous, vous dites que cela l'enrichit.

– Bien sûr ! Le français a donné plein de ses termes à l'anglais qui lui a rendu. Aujourd'hui il y a effectivement un problème avec l'anglais managérial : produit, process, culture, client, etc. Mais le fait que la langue française se nourrisse de termes étrangers et qu'elle les intègre et qu'elle fasse une orthographe française à partir de ça, eh bien, c'est une richesse.

– Pour comprendre que notre langue est une langue vivante, je renvoie à votre livre « Tu parles bien la France ! », Julien Barret. Merci beaucoup.

– Je vous remercie beaucoup.



## INFORMATION

p. 143

Damien Coquet : Et si lire le journal sur une bonne vieille feuille de papier appartenait au passé ? En France, comme dans le monde entier d'ailleurs, les modes de consommation ont changé. Le secteur de la presse est en pleine mutation. Vous allez voir que les modes de consommation ont changé, et la tablette ou le smartphone remplacent peu à peu le bon vieux canard. Une mutation qui entraîne la fermeture de kiosques et de librairies. Et pourtant, les hommes d'affaires d'un nouveau genre y croient toujours. Certains magazines tirent même leur épingle du jeu, d'autres sont même nés sur Internet avant d'être imprimés.

Nous sommes à Tremblay-en-France, dans le Nord de Paris, à l'imprimerie d'où sortent trois grands quotidiens français tous les jours, Le Figaro, Les Échos et le journal Le Monde qui se trouve en ce moment sur ces rotatives. Ces exemplaires vont partir à Paris, en France et dans le monde entier. Ici plus de 200 000 exemplaires sont produits chaque jour. Et pourtant même si ces chiffres sont impressionnants, vous allez voir que la presse est en crise en France.

VIDEO : Qu'il semble loin, l'âge d'or de la presse écrite ! Imaginez, en 1913, chaque jour étaient imprimés 10 000 000 de journaux, plus de 320 titres ! Cocorico à cette époque ! La presse française était la première d'Europe, et la deuxième dans le monde. Mais avec les deux guerres, les journaux en ont pris un coup. Et même à partir des années 70, c'est la crise. Plus de deux tiers des titres ont disparu en 70 ans. Pire encore, un Français sur trois ne lit jamais de quotidiens nationaux. En fait, c'est un journal régional qui tient le haut du palmarès. Ouest France, avec plus de 715 000 exemplaires devance Le Figaro et Le Monde. Ironie du sort, du côté des hebdomadaires, les magazines télé sont les plus vendus. Près de 12 000 000 chaque semaine. Si les people et les féminins ont un peu moins la côte, la cuisine, elle, continue de faire recette. Les carottes sont cuites pour la presse ? Eh bien, non ! L'audience augmente grâce aux écrans. Un Français sur cinq lit le journal sur sa tablette. Quant aux mobiles, c'est 29% de lecteurs en plus en un an. Bref, quel que soit le support, l'essentiel c'est que l'info continue de frapper les esprits.

DC : Ici, en permanence, sont acheminées ces tonnes de papier destinées à produire ces journaux. Elles vont partir ensuite en direction des rotatives, transportées par ces robots autonomes. Alors, vous l'avez vu, il se vend de moins en moins de journaux en France. Cela a des conséquences sur les professionnels, les imprimeurs par exemple, mais pas seulement. Les points de vente aussi ferment peu à peu. Selon Presstalis<sup>1</sup>, 950 ferment en France chaque année.

VIDEO : – Le Monde, Le Monde, bonjour, ça y est Le Monde, Le Monde !

13 heures. Comme tous les jours, le marathon commence pour Ali Akbar. « Depuis que je suis à Paris, entre 13 heures et 15 heures, si je vends pas mes journaux... Pendant que les gens sont en train de déjeuner, ils me prennent Le Monde. Après, ils sont plus là ! »

60 journaux à écouler : Charlie Hebdo, Le Monde... La réputation de ce vendeur n'est plus à faire. Dernier vendeur à la criée dans Paris, Ali arpente le quartier Saint Germain depuis 43 ans, mais il écoule aujourd'hui trois fois moins de journaux qu'avant. « Je vendais 100-150 bons par jour. Jusqu'à 200 ! Même 300 ! Quand il y avait vraiment une tragédie, je ne sais pas, une guerre... Et maintenant, la mort d'un Président, ça veut rien dire ! Ça va marcher un tout petit peu plus, mais la plupart, ils sortent leur appareil. Avant d'acheter le journal, ils vérifient, si c'est vraiment vrai. »

Même constat amer pour Sophie David, propriétaire de ce point de vente depuis presque 9 ans. Elle a dû mettre la clé sous la porte cet été. « Devant, il y avait le matin, Le Figaro, et l'après-midi, Le Monde. Chacun avait son heure de primeur. »

Asphyxiée par les dettes, Sophie ne se versait plus de salaire depuis plusieurs années. Une crise liée à la baisse des ventes, mais pas seulement. « La presse papier, il va falloir la repenser, la remodeler, et sans doute la redistribuer dans d'autres conditions. »

Au centre des critiques, les distributeurs, qui lui fournissent les journaux. En 2012, une grève de Presstalis, l'un des deux

<sup>1</sup> **Presstalis** est une société commerciale de messagerie de presse chargée de distribuer des imprimés à travers un réseau de points de vente. La principale mission de cet organisme est de participer à la diffusion de la presse écrite.

# TRANSCRIPTIONS

plus gros fournisseurs de presse à Paris, a paralysé le marché. Résultats ? Des étals vides pendant plusieurs semaines et des livraisons chaotiques.

« Vous achetez votre journal, vous avez envie de le lire le matin, un journal du matin ! Ben, on le lui livrait à 11 heures ! Comment voulez-vous qu'elle fasse ?! »

Pour faire face à la crise de la presse papier, d'autres organisent la riposte sur le terrain de l'innovation.

« Alors, dites-moi, où en sommes-nous, là ? ... »

Cette imprimerie édite plusieurs grands titres avec un nouveau procédé. Adapté, chaque exemplaire d'un même magazine à son lectorat.

Hervé Richard : Je pense que l'imprimerie de volume va passer dans les années à venir vers une imprimerie de valeur, simplement par de l'adjonction de la technologie nouvelle qui nous permet de faire du jet d'encre aussi, et d'être capable d'envoyer à 500 000 personnes 500 000 documents différents.

Créer du papier intelligent, c'est le défi de la presse écrite. Pour survivre, s'adapter à des lecteurs attirés par l'information en ligne, plus rapide et personnalisable à l'infini.

DC : Il se vend de moins en moins de journaux en France, et pourtant, en 2015, certains se battent encore pour racheter des titres. Par exemple, le groupe de luxe LVMH vient de racheter l'un des journaux les plus lus en France, Le Parisien Aujourd'hui en France. Qu'ils s'appellent Vincent Bolloré, Patrick Drahi, Xavier Niel ou encore Mathieu Pigasse, vous allez voir que certains hommes d'affaires investissent encore dans la presse, et vous allez comprendre pourquoi !

VIDEO : Des industriels propriétaires de médias ? La tendance n'est pas nouvelle. Mais les acquisitions se sont multipliées ces dernières années. Après s'être offert Les Échos, le groupe LVMH rachète Le Parisien Aujourd'hui en France. De son côté, le magnat des télécoms, Patrick Drahi fait l'acquisition de trois titres de presse professionnelle, parmi lesquels, le magazine Stratégies. Il y a quelques mois déjà, après avoir acquis Libération, l'homme d'affaires reprend une partie du groupe Roularta, dont L'Express, L'Expansion et des magazines culturels. Pour cet historien des médias, cela répond à une vraie logique de groupe.

Patrick Eveno : On a les mêmes articles, les mêmes émissions, etc. sur différents écrans, sur l'ordinateur, sur le portable, et tout et tout. C'est la convergence des contenus. Et l'idée de Patrick Drahi c'est de dire : moi, j'ai des télécoms, j'ai des tuyaux qui transportent tout un tas de choses, donc, je vais acheter des contenus qui sont transportés par ces tuyaux, et je vais faire une convergence entre les deux.

Avant Patrick Drahi, Xavier Niel, un autre gérant des télécom a lui aussi multiplié des investissements dans les médias. En 2010, il rachète Le Monde, puis L'Obs en 2014 en association avec le banquier Mathieu Pigasse et l'entrepreneur Pierre Berger. Xavier Niel a aussi créé un fond d'investissement doté de 300 à 500 millions d'euros exclusivement consacré au rachat d'entreprises de presse. Quand à Vincent Bolloré, déjà propriétaire de Direct Matin et de la chaîne Direct 8, il a récemment acquis le groupe Canal via Vivendi. Conséquence : l'ensemble du paysage médiatique français s'en trouve remodelé.

Patrick Eveno : Les principaux risques c'est le poids sur l'indépendance des rédactions et donc l'autocensure... pousser à l'autocensure des rédactions, ça, c'est le risque principal. Et donc, d'une manière ou d'une autre, un contrôle, une chape de plomb qui s'abattrait sur la sphère de l'information française.

Les journalistes pointent aussi du doigt des cultures éditoriales divergentes au sein d'un même groupe de média sans compter que ces rachats s'accompagnent le plus souvent de plans de départ et de licenciements.

DC : Nous sommes maintenant à La Galcante, une librairie parisienne spécialisée dans les titres anciens. On trouve des journaux vieux de plus de 200 ans ici, certains édités sous la Révolution française, d'autres, dans le Second Empire ou les années 50. Vous allez voir que dans ce secteur de la presse en crise, certains arrivent à tirer leur épingle du jeu. C'est le cas de la presse masculine qui a vu ses ventes augmenter de 10% l'an dernier, les magazines sportifs, plus 2,5%. Certains titres nés sur Internet ont même désormais leur version papier.

VIDEO : Lui, c'est le patron de Marmiton. Christophe Duhamel prépare une nouvelle recette qui sera publiée dans le prochain

numéro. « C'est nourrissant, mais c'est très bon ! » Les recettes de Marmiton Magazine n'appartiennent pas au chef, mais aux internautes qui partagent leur savoir faire sur le site Web. « Les gens aiment les recettes qui sont proposées par des gens comme eux, parce qu'ils se disent qu'ils ont une chance de les réussir. C'est pas comme des recettes de chef, c'est pas comme des recettes conçues par des gens qui sont pas comme eux. Et c'est pour ça que c'est important, chez Marmiton, qu'il n'y ait pas de professionnels de la cuisine, qu'il n'y ait que des passionnés. »

Tout commence dans les années 90. Christophe Duhamel, alors jeune informaticien, lance sa start-up avec deux collègues. Aujourd'hui, ils sont 17 à travailler dans la salle de rédaction. Ils s'occupent du site Internet, mais surtout du contenu du magazine apparu dans les kiosques il y a 5 ans. La photographe du jour n'est pas professionnelle. Pour elle, la recette du succès, c'est de rester à la portée du grand public. « Il faut que ce soit simple à réaliser, c'est-à-dire, que n'importe quel internaute peut reproduire cette présentation chez lui, ça n'a aucune difficulté. »

Marmiton est numéro 1 sur Internet. C'est le deuxième magazine culinaire le plus lu en France, avec près de 4 millions de fidèles. Des dizaines de milliers de recettes qui doivent toutes répondre aux attentes des Français. « Entre la nounou, le supermarché, l'école y a pas forcément du temps pour passer deux heures en cuisine. Mais par contre, la préoccupation du bien manger, elle est là, elle est vraiment très présente, et elle l'est de plus en plus. »

En France, on compte une vingtaine de magazines de cuisine. Même les journaux non-spécialisés publient des pages gastronomie. Alors, pourquoi la presse culinaire a-t-elle autant de succès ?

« Avant il y avait des cahiers de cuisine, où on notait en fait ce qui se racontait dans la famille, ou ce qu'on avait appris à l'école ménagère. Aujourd'hui, les gens ont quand même toujours cette habitude de feuilleter le magazine : qu'est-ce qu'il me raconte ce mois-ci, tac-tac-tac, wow ! Une fois un truc avec des châtaignes, on est en pleine automne ! Hop ! Ils embarquent sur la châtaigne, ils y auraient pas pensé sans passer par l'écrit ! »

Cuisine actuelle, Régali, 750g... les magazines culinaires prennent une grande part du gâteau de la presse. Problème ? On ne sait plus lequel choisir.

DC : C'est la fin de cette émission. Merci à l'imprimerie du Nord Riccobono et à la librairie La Galcante de nous avoir reçus, merci à vous de nous avoir suivis ! À bientôt sur France24 !

## **p. 144**

L'arrivée d'Internet et de nouveaux terminaux mobiles bouleversent nos comportements. Et on voit bien que cette télévision de rendez-vous est déjà un peu d'un autre temps. Nous sommes en train de vivre la grande transhumance de la télé vers la consommation en ligne de contenus télévisuels et vidéo. Nous allons tout droit vers un nouvel âge d'or de la télé. Nouvelles technologies, nouveaux écrans, nouveaux moyens d'accès aux programmes, mais aussi nouvelles narrations. Le public sera sans aucun doute le grand gagnant de la mutation numérique de la télé, mais non sans quelques défis à relever pour l'industrie. Voici 10 choses qui changent avec le numérique.

### **1. Le public a pris le pouvoir.**

Dans 10 ans, peut-être moins, nos enfants nous demanderont comment nous avons pu pendant des décennies attendre 20h45 pour regarder notre programme préféré. Et uniquement sur un téléviseur en plus. Les acteurs traditionnels ont perdu la maîtrise du temps, mais aussi de l'espace depuis que les contenus passent d'un écran à l'autre d'un simple clic ou glissement de doigts. Le public a tout simplement pris le pouvoir et regarde désormais ses vidéos où il veut, quand il veut, de plus en plus en streaming, et le mobile est devenu le premier écran en temps passé. Il est vrai qu'Internet détruit la capacité de synchronisation du média télé, mais rassemble par ailleurs de nouvelles communautés autour de mêmes centres d'intérêt. Et ça, c'est une opportunité pour nous.

### **2. Un fossé générationnel sans précédent.**

Aujourd'hui, les moins de 40 ans ont tendance à utiliser les médias de manière bien plus variée que leurs aînés. Certes, ils utilisent toujours les médias de manière traditionnelle, mais en moins grande quantité. Pour le régulateur britannique, le fossé générationnel entre les jeunes et les moins jeunes se creuse. Même si les jeunes audiences ont toujours regardé moins la télévision que leurs aînés, leurs recherches montrent que la génération connectée regarde de moins en moins la télévision, et

# TRANSCRIPTIONS

qu'ils ne perdront pas cette habitude en prenant l'âge. En gros, pour faire court, les jeunes ne reviendront pas.

## 3. Tsunami de contenus.

Avec un Internet omniprésent et l'essor d'iCloud, le public peut accéder à une infinité de contenus. Les médias traditionnels produisent aujourd'hui tous de la vidéo. Et le public lui-même, qui a un smartphone dans la poche, devient un média qui peut émettre information et contenu, y compris en direct, via de simples applications. L'enjeu pour nous, médias, c'est plus tellement d'exister dans ce bruit, dans ce flux permanent, mais c'est d'être trouvé.

## 4. Le nouveau chemin de l'information.

Côté info, tout le monde se bat pour la même attention. La télé a perdu le monopole de la vidéo et le vieux partage : la radio annonce, la télé montre, la presse explique, est en passe d'être remplacé. Désormais, la notification annonce, les réseaux sociaux montrent, et la vidéo explique. Cela implique une nouvelle syntaxe, une nouvelle grammaire, mais les fondamentaux restent les mêmes. Dans ce nouvel écosystème, les journalistes doivent toujours enquêter, vérifier, hiérarchiser, expliquer. Seuls, les outils changent.

## 5. Adresser les frienemies.

Nos concurrents ne sont plus les mêmes, il ne suffit plus de surveiller ses pairs. Un développeur, une poignée d'ingénieurs, une start-up agile sont tout autant des concurrents que ne le sont de grandes entreprises du Web. Par exemple, Facebook et Google touchent désormais plus de jeunes que n'importe quelle chaîne de câble américain. Ces nouveaux acteurs sont à la fois des concurrents directs qui diffusent et parfois même produisent des contenus, mais parce qu'ils sont devenus de véritables carrefours d'audience, ils ne peuvent être ignorés. Les médias doivent apprendre à gérer leurs relations avec ces friends enemies, des concurrents, mais un peu amis quand même qui nous donnent de nouvelles capacités d'atteindre notre public. Tout l'enjeu pour nous, médias, c'est de trouver l'équilibre économique de ces nouveaux modes de diffusion.

## 6. De nouvelles narrations.

Comme la radio n'a pas tué la presse écrite, ou la télé n'a pas enterré la radio, chaque nouveau média, chaque nouvelle plate-forme s'additionnent et se complètent. La difficulté c'est qu'elles sont créées tous les jours de nouvelles, et qu'une fois identifiées celles qui fédèrent une communauté suffisamment large, il faut pouvoir les adresser. Difficulté supplémentaire : chaque plate-forme a sa logique de consommation, un format plus ou moins imposé, voire un ton. Impossible donc de pousser un contenu sur toutes les plate-formes sans l'avoir, au préalable, adapté. Le numérique permet un renouveau de la créativité. Et les expérimentations narratives se multiplient au sein des médias traditionnels. L'arrivée des médias expérientiels, de la vidéo 360 et de la réalité virtuelle nous pousse un peu plus chaque jour à nous réinventer.

## 7. L'expérience utilisateur prime sur le contenu.

L'expérience est désormais au moins aussi importante que le seul contenu. Pour le dire autrement, la commodité est souvent préférée à la qualité. Aujourd'hui l'utilisateur est remis au centre de l'attention. Une ergonomie mal pensée, un contenu trop lourd à charger ou tout simplement introuvable, sont autant de raisons de perdre notre public qui trouvera de quoi se contenter à quelques clics de notre offre, même si celle-ci est excellente.

## 8. Après les médias de masse, les médias de précision.

Le traditionnel one to many, c'est-à-dire de un à tous, de la diffusion linéaire, est toujours présent et toujours puissant. Mais il a perdu son monopole. Une bonne expérience passe aussi par une recommandation personnalisée. Tous les éditeurs aujourd'hui sont à la recherche de l'équilibre parfait entre programmation éditoriale, recommandation sociale et analyse algorithmique. Les algorithmes nourris par les données produites par le public, accumulent un savoir qui leur permet de faire des recommandations ajustées aux affinités personnelles, sociales, comportementales, et bientôt même aux sentiments et émotions des spectateurs. Cela participe à la réduction nécessaire du bruit généré par l'abondance des contenus disponibles, et permet au public de s'orienter et de faire des choix. C'est un grand défi aussi à relever pour les médias traditionnels qui doivent apprendre à collecter, stocker, traiter et sécuriser de grandes quantités de données. Parce que les données c'est bien, mais pas sans la confiance.

## 9. De nouvelles narrations.

Le numérique permet de produire plus vite et pour moins cher. C'est bien que des contenus amateurs ou semi-professionnels peuvent aujourd'hui être d'excellente qualité et concurrencer les acteurs traditionnels sur leur propre terrain. Ces nouvelles manières de consommer les médias ont des conséquences sur le matériel et les logiciels traditionnellement utilisés par les

diffuseurs, mais aussi sur les méthodes de travail. Le numérique implique la nécessité de redéfinir, reformater et itérer ce qui est produit. Il est devenu essentiel d'écouter attentivement les retours du public, le plus souvent possible, voire de coproduire et cocréer avec lui. Le numérique impose aussi une montée en charge de notre capacité de production et nous devons désormais adresser le sujet de l'automatisation. Cette nouvelle relation homme-machine reste évidemment à apprivoiser et nécessite aussi d'intégrer de nouveaux métiers dans nos entreprises.

10. On n'a encore rien vu.

Une chose est sûre : on n'a encore rien vu. Ce qui était vrai il y a un an, même six mois, est déjà un peu obsolète. Le numérique transforme non seulement nos entreprises, mais aussi nos sociétés à un rythme effréné et sans précédent. La vitesse actuelle des changements et leur complexité impose une adaptation qui passe par l'innovation et la transformation organisationnelle des acteurs concernés. Mais l'innovation ne doit pas rester aux mains de quelques-uns, elle doit faire partie de la culture de l'entreprise, à tous les niveaux, pour tous les projets, sinon les bonnes résolutions tiendront pas longtemps. Et ça, c'est probablement le défi le plus difficile à relever.

Pour suivre la chronique de la révolution de l'information, rendez-vous sur [meta-media.fr](http://meta-media.fr). Abonnez-vous à notre chaîne Youtube et rendez-vous sur les réseaux sociaux.

### **p.151**

Derrière la belle carte postale parisienne, Nelly, 55 ans, s'active au kiosque de Saint-Germain. Elle exerce cette activité depuis plus de 30 ans. Le secret de sa longévité c'est sa passion pour son métier.

« Parce que j'aime la rue, j'aime bien la rue. J'aime travailler dans la rue, j'aime bien être dehors, j'aime bien voir la vie passer. »

Le kiosque est ouvert non stop, de 5h à 22h, toute la semaine même le dimanche. Nelly travaille 12h par jour secondée par 2 salariés à mi-temps. Les clients sont attachés à ce commerce de proximité, symbole de la vie parisienne.

« C'est le kiosque où il faut acheter sa presse le dimanche. – Pourquoi ? – Je ne sais pas... parce qu'il y a le Café de Flore, il y a la presse, il y a tout, et c'est ouvert. »

En apparence tout va bien pour le kiosque de Nelly. Et pourtant son beau-frère retraité doit l'aider bénévolement le dimanche. Impossible pour elle d'embaucher une troisième personne à mi-temps.

« La presse ne paye que mes vendeurs. Donc, moi, si je veux me faire un salaire, je suis obligée aussi, même dans un point de vente comme celui-ci, de développer des produits de diversification ou des produits à touristes pour pouvoir vivre du métier. »

Sur les 370 kiosques présents à Paris Nelly fait partie des 150 professionnels qui vivent au-dessus du salaire minimum. Un tiers d'entre eux ne s'en sortent pas, malgré les subventions municipales.

« Ces gens n'atteignent pas le smic mensuel en faisant 70h par semaine. Donc, imaginez ce que ça donne. Et les pauvres kiosquiers sont prêts à faire la grève de la faim, il y en a qui sont au bord d'un suicide. »

Pour demander un confort minimum et un revenu digne de ce nom, Nelly est en grève aujourd'hui. Une pétition de soutien est ouverte en ligne. Elle est également disponible chez les kiosquiers.

### **p.152**

On souffle deux bougies aujourd'hui, celles du Un.

Qui aurait parié il y a deux ans sur le succès de ce drôle de journal, un OPNI, pourrait-on dire, un objet de presse non identifié. Avec un titre pour le moins déroutant – le Un, un format totalement improbable – une sorte d'origami, il faut déplier le journal pour pouvoir le lire. Peu de photos, pas de publicité, pas de frivolités non plus. Des articles de fond, des grands dossiers sur la francophonie, sur l'agriculture ou sur la culture, par exemple, cette semaine. Une volonté en tout cas toujours d'élever le

# TRANSCRIPTIONS

débat et ça marche. Le numéro 100 est dans les kiosques. L'hebdomadaire va fêter ses deux ans la semaine prochaine et il est désormais dans le vert, l'équilibre financier vient d'être atteint. Et le prochain objectif c'est l'Europe. Bonjour Éric Fottorino.

– Bonjour.

– Vous dirigez l'hebdomadaire Le Un. Alors, vous avez prévu de vous associer avec d'autres médias européens pour exporter le Un ?

– Oui, c'est-à-dire qu'en fait le quotidien La Stampa, quotidien italien, de Turin, est venu nous voir et nous a dit : Voilà ce qu'on voulait faire et vous l'avez fait. Donc, on aimerait le faire à notre tour. Donc, depuis 4 mois nous... nous avons un journal italien qui s'appelle Origami avec le logo du Un qui est dessus et qui, selon exactement le même principe que le Un, se déploie en Italie. Et effectivement beaucoup de contacts ont été pris depuis quelques semaines avec des Anglais, des Espagnols, des Allemands. L'idée est de créer une feuille européenne, une feuille pliée en trois, c'est pas grand-chose finalement la faire voler comme ça en Europe.

– Qu'est-ce qui fait le succès du Un selon vous ? C'est la forme ? C'est le fond ? C'est le mélange des deux ?

– Je pense que la forme, on dit quelques fois que c'est le fond qui monte à la surface. C'est vrai que ce journal, il dit quelque chose dans la mesure où on est dans une époque d'éphémère, où tout est jetable tout de suite. On a voulu créer du durable dans l'éphémère. Effectivement le Un c'est de la lenteur, c'est réfléchir lentement. C'est aussi ludique. C'est aussi sortir de l'entre-soi journalistique, aller chercher des philosophes, des poètes, des écrivains, des chercheurs. Et cette alchimie fait que finalement, je dis souvent que ce n'est pas un journal d'information, c'est un journal d'inspiration. Il apporte, il inspire dans différents domaines. En moins d'une heure parce que finalement on arrive à atteindre rapidement le fond.

– C'est grand public le Un, Éric Fottorino ?

– Oui, c'est résolument grand public, effectivement. Vous savez si on avait fait un journal intello entre guillemets au sens péjoratif du terme, on aurait 3000 lecteurs et puis voilà. Là on arrive à 30000 acheteurs chaque semaine.

– Et est-ce que vous pouvez vraiment aller beaucoup plus loin que 30000, est-ce que ce n'est pas un seuil finalement ?

– Non.

– Parce que c'est quand même très exigeant comme journal...

– Oui, c'est vrai. Non, ce n'est pas un seuil et je vais vous dire pourquoi. Aujourd'hui, grâce à vous, ce matin, des gens encore vont découvrir le Un. C'est-à-dire que le Un, c'est pas... j'ai été 25 ans au Monde, les gens avaient pas besoin de savoir... je disais même pas mon nom, je disais le Monde et on avait compris. Le Un les gens ne savent pas encore bien ce que c'est. Je pense que quand on aura fait le plein de ceux qui sont potentiellement nos lecteurs, on pourra aller au moins à 50 000.

– Mais c'est qui les lecteurs du Un justement ?

– C'est une question très intéressante, on se l'est posée nous-mêmes. Mais qui ils sont ? Et c'est la première fois que je suis face à un journal qui est le mien qui est un journal transgénérationnel. C'est-à-dire qu'on a des lycéens, beaucoup de lycéens, on a une surreprésentation avec 14000 abonnés de jeunes. Quand je dis jeunes, ça commence seconde, première, terminale, la fac, etc. Mais c'est un journal que les parents font découvrir à leurs enfants, que les enfants font découvrir à leurs parents. Et puis aussi il n'y a pas d'âge pour être curieux. Du coup, un peu comme Hervé – de 7 à 77 ans, il n'y a pas d'âge, on n'a pas une cible d'âge pour le Un.

– Vous avez réussi effectivement, vous fêtez vos deux ans avec une bonne nouvelle parce que vous avez atteint la rentabilité. Donc, 30000 exemplaires, ça vous permet de vivre, de bien vivre sans publicité ?

– Oui. C'est-à-dire qu'en fait on n'est pas complètement à 30000, on est en moyenne à 28 529, je suis précis, je n'ai pas besoin de ..... de dire « Voilà où on en est ». Tout simplement... déjà ça, ça nous permet l'équilibre. Et deuxièmement, on a créé des hors-séries qui sont encore plus grands, il faut les déplier, c'est une affiche à l'arrivée. Il y en avait un sur Verdun, qui était un vrai succès. On en a fait un sur le climat etc. Et puis, on publie de petits livres avec les éditions Philippe Rey on en a fait un sur Daesh à plus de 30000 exemplaires. Et là on sort la semaine prochaine un petit livre sur l'immigration et les

migrants. Et on reprend, on réédite les textes qui sont parus dans le Un. Donc, justement le fait qu'on puisse en faire des livres est le signe qu'on n'est pas dans l'éphémère, qu'on est plutôt dans du durable.

- Cela veut dire que la crise de la presse elle ne passe pas par vous ?

- Bah c'est-à-dire qu'on essaie d'être une réponse. C'est-à-dire qu'il y a une sorte de fatalisme un peu paresseux aujourd'hui qui dit qu'il y a une technologie qui efface tout, que le numérique empêcherait le papier d'exister. Non, ce n'est pas vrai. Si le papier se met à être le perroquet du numérique, oui évidemment il disparaîtra. Mais s'il se réinvente dans une forme et dans un fond, ce qu'on a essayé de faire avec le Un, il n'y a aucune raison, comme des revues, comme XXI ou comme les MOOC, etc., c'est une autre proposition. Vous savez, les balanciers de l'histoire ils sont toujours en marche. C'est-à-dire plus vous accepterez, plus il y aura des anticorps qui vont vouloir ralentir et réfléchir.

- Il est dans les kiosques ce Un, et c'est le numéro 100. Merci beaucoup Éric Fottorino, directeur du Un.

# TRANSCRIPTIONS

## FRANÇAISES, FRANÇAIS

p. 158

Animatrice : Voilà, ça nous met dans l'ambiance pour la suite du programme de Paradirect. French connections, comme nous avons rendez-vous chaque dernier jeudi du mois, avec vous, Florence Villeminot. Bonjour !

Florence Villeminot : Bonjour !

A : Là, on voyait à l'instant deux symboles jamaïcains, finalement, eh bien, ça tombe bien, aujourd'hui on s'intéresse aux symboles nationaux, les symboles français : le drapeau tricolore, la Marseillaise... Alors, c'est vrai que depuis les attentats de 2015, eh bien, ces symboles sont encore plus présents qu'avant ici en France. Des festivités autour de la victoire des Bleus également à la Coupe du Monde ont clairement changé la donne. Qui n'a pas été courir acheter son drapeau bleu blanc rouge ? Ça n'a pas été toujours le cas. Des gilets jaunes aussi ont le drapeau... arborent le drapeau français dans les manifestations. Ça n'a pas toujours été le cas, le rapport au drapeau notamment, il a longtemps été très compliqué.

FV : Absolument, parce que pendant très longtemps ces symboles nationaux avaient été captés par l'extrême droite en France. Alors du coup, la Marseillaise, le drapeau tricolore, Marianne mettaient pas mal de monde mal à l'aise. Mais tout a changé avec les attentats de 2015. Il y a eu une espèce de réappropriation de ces symboles. On a vu des drapeaux français partout, dans la rue, sur les réseaux sociaux. Et puis bien sûr ça a continué avec le Mondial et la victoire de la France. Il semblerait que de plus en plus de gens arrivent à faire la part des choses entre ces manifestations...

A : La Tour Eiffel d'ailleurs, en bleu blanc rouge...

FV : Voilà, la Tour Eiffel. Donc, il y a une différence quand même entre le patriotisme et le nationalisme. Écoutez :

Un passant : Vive la France !

Une passante : À partir du moment où on mettait le drapeau bleu blanc rouge, on pensait qu'on était d'extrême-droite. Ce qui est complètement ridicule, parce que patriote, ça veut pas dire... quand on est... quand on est Français, je vois pas pourquoi on ne mettrait pas le drapeau français.

Fabrice d'Almeida : Je crois qu'il y a du patriotisme derrière l'utilisation des symboles, et c'est toute la différence. Vous vous souvenez de la vieille phrase, hein ? Le patriotisme c'est l'amour des siens, le nationalisme, c'est la haine des autres.<sup>1</sup>

A : Voilà, eh bien, toute cette difficulté au rapport... au drapeau notamment. Que signifient ces symboles ? On va peut-être commencer par le drapeau français, évidemment, on en parlait, sans doute le plus emblématique des symboles nationaux.

FV : Voilà, le drapeau tricolore, bleu blanc rouge. On retrouve ces couleurs sur d'autres drapeaux bien sûr, celui des États-Unis, le Union Jack...

A : Ça, c'était pendant le Mondial, on se baigne pas toujours en France avec un drapeau bleu blanc rouge, n'ayez pas peur !

FV : C'est quand-même des circonstances exceptionnelles. Que signifient ces couleurs en France ? Eh bien, c'est une représentation visuelle de la Révolution de 1789. Le bleu et le rouge étaient les couleurs des révolutionnaires de Paris, et elles entourent, vous pouvez voir, le blanc, traditionnellement la couleur de la royauté, de l'Ancien régime. Alors, ces trois couleurs représentent également la devise nationale et les valeurs de la France. C'est très intéressant d'écouter ces enfants. Ils parlaient au lendemain des attentats de novembre 2015.

1. Ben, ça représente mon pays.
2. Bleu blanc rouge, c'est le drapeau de la France.
3. Liberté, égalité et fraternité. – C'est important de le rappeler ? – Oui.

A : Merci prof Villeminot. Vous nous dites tout sur ces symboles nationaux. Il y a aussi l'hymne national, la Marseillaise, qui

<sup>1</sup> « Le patriotisme c'est l'amour des siens. Le nationalisme c'est la haine des autres. » Romain Gary, « Education européenne » (1945)



nous vient de l'époque révolutionnaire. Là encore, elle a été écrite par Rouget de Lisle en 1792, à la suite de la déclaration de guerre à l'Autriche.

FV : Voilà, et en fait, à l'origine, la Marseillaise ne s'appelait pas la Marseillaise, ça s'appelait « Le chant de guerre pour l'armée du Rhin ». Alors pourquoi est-ce qu'on l'appelle la Marseillaise ? Eh bien, ce chant de guerre a été repris par des soldats républicains de Marseille qui sont venus à Paris se battre. Et à l'époque, il n'y avait pas encore le top 50, mais c'est un peu comme un tube de l'été qui a vraiment conquis le pays et son succès était tel qu'il est déclaré le chant national le 14 juillet 1795. Alors, la Marseillaise fait partie de ces symboles qui ont été réappropriés ces dernières années. Moi, je sais que j'ai dû réapprendre les paroles de la Marseillaise...

A : Avant, on l'apprenait à l'école, sur les bancs de l'école.

FV : Exactement. Mais on peut les oublier, et... mais... Qui s'en souvient ? J'ai fait un test ici, avec mes collègues de France24, et vous allez peut-être reconnaître des visages...

On chante :

Allons enfants de la Patrie  
Le jour de gloire est arrivé  
Contre nous de la tyrannie  
L'étendard sanglant est levé {2x}  
Entendez-vous dans les campagnes  
Mugir ces féroces soldats  
Qui viennent jusque dans vos bras,  
Égorger vos fem... vos fils et vos compagnes  
Aux armes citoyens! Formez vos bataillons !  
Marchons, marchons,  
Qu'un sang impur abreuve nos sillons

A : Bon, je vous avais dit, ça peut faire mal aux oreilles ! Mais ce qu'il faut savoir, c'est que la moitié des personnes qui chantent ici, ne sont pas de nationalité française !

FV : Voilà, il y avait des Anglais, et je leur avais filé les paroles.

A : Mais ils se sont pas mal débrouillés ! La plupart des pays, ils ont évidemment un drapeau, un hymne, on les entend notamment pendant les matchs de foot. Mais la France, elle a un symbole bien particulier, bien à elle, on a de quoi lever la tête.

FV : Tout à fait, parce que c'est une femme, et vous la connaissez sans doute, une femme très particulière qui s'appelle Marianne.

Marianne est un personnage familier en France. Elle est souvent représentée seins nus, avec un bonnet phrygien, comme dans le célèbre tableau de Delacroix de 1830 « La Liberté guidant le peuple ». Mais Marianne n'était pas une vraie femme. C'est une allégorie, une représentation visuelle de la démocratie, la République française, ses valeurs : liberté, égalité, fraternité. On ne connaît pas l'origine exacte de Marianne. Au XVIII<sup>me</sup> siècle, les noms Marie et Anne étaient à la mode dans les classes populaires. Lors de la Révolution, Marianne symbolise le changement de régime. Plusieurs vraies femmes ont été choisies pour prêter leur profil à Marianne. Parmi elles, Brigitte Bardot, Catherine Deneuve, Laeticia Casta, Sophie Marceau... Aujourd'hui, Marianne se trouve partout. Il y a des statues d'elle dans les mairies. Elle est aussi sur le timbre national et sur les documents officiels du gouvernement. Il se peut que vous portiez Marianne dans votre poche, puisqu'elle figure sur la version française de certaines pièces d'euro.

A : Ah oui, c'est à moi, pardon ! D'autres symboles qui sont moins glamour... moins glamour... quoique... ça dépend des goûts. C'est le coq, dont on vous parle maintenant.

FV : Voilà, les États-Unis ont l'aigle, les Russes ont l'ours, la Grande-Bretagne a le lion, et nous, on a le coq. Alors, on peut

# TRANSCRIPTIONS

se demander, pourquoi le coq. Eh bien, certains disent...

A : C'est pas prétentieux, en tout cas.

FV : Ben, justement, il y a des gens qui disent que le coq c'est un animal fier et arrogant, c'est le seul oiseau qui chante, alors qu'il a les pattes dans la boue (on va dire ça à la télé). Mais la réalité est bien moins farfelue que ça, parce que, en fait, le mot latin pour coq c'est *gallus*, et c'est exactement le même mot que pour les Gaulois, *gallus*. D'où vient le coq. Alors, notez...

A : Il y a du sens dans les décisions qui ont été prises il y a très longtemps donc !

FV : Voilà, mais le coq, en fait, ce n'est pas un symbole officiel de la France, c'est un symbole officieux, surtout quand il s'agit du sport. Vous avez peut être vu des supporters de l'équipe de France qui...

A : Sur les maillots de foot, effectivement, déjà.

FV : Sur les maillots de foot, et certains n'hésitent même pas à se déguiser en coqs lors des matchs, ou même d'amener les coqs au stade ! C'est un peu controversé... Et on se souvient peut-être même de la mascotte de la Coupe du Monde 98 qui était ici en France, Footix, qui était un coq !

A : On n'a pas l'image, visiblement, un coq qui ne ressemblait pas tellement à un coq. C'est vrai que le coq, ça nous vaut des expressions... Souvent, on fait cocorico quand on gagne. On vous rappelle que les Français ont évidemment gagné la Coupe du monde, eh oui, on n'est pas peu fiers ! Merci beaucoup, Flo ! C'était French connections, on vous retrouve le mois prochain, eh oui, le dernier jeudi du mois, et vous notez évidemment le rendez-vous pour cette bouffée d'air pur. C'est la fin de ce Paradiirect.

## p. 163

Marina Bertsch : Et si aujourd'hui vous preniez une décision importante : devenir écolo ? Ça passerait par quoi ? Trier vos déchets, manger moins de viande, laisser tomber la voiture, prendre moins l'avion, fabriquer vos produits ménagers ou encore adopter le compost. Il est vrai que tout nous y incite aujourd'hui : la planète qui s'emballe, la hausse des températures, les pics de pollution, les tempêtes... Alors, on voit fleurir des initiatives citoyennes pour sauver le climat. Marches, pétitions, appels... la mobilisation est en marche !

Valère Corréard : Le petit changement, c'est un acte de résistance au départ, mais comme nous sommes de plus en plus nombreux à le faire, en fait, on est en train de créer un mouvement et une dynamique. Et on voit depuis ces dernières semaines, marches pour le climat, appels d'experts, les médias en parlent de plus en plus. C'est bien un truc qui part du bas vers le haut et qui va peut être tout changer.

MB : Alors, ces actions sont-elles marginales ou peuvent-elles avoir réellement un impact ? Faisons un peu de mathématiques : dans les pays développés, une personne émet en moyenne 11 tonnes de CO<sub>2</sub> par an. La moyenne mondiale est à 4 tonnes. Pour lutter contre le réchauffement climatique, il faudrait pourtant que l'on soit à 2 tonnes seulement par personne et par an. Alors, si tout le monde faisait un effort ? Regardez, une famille de 4 personnes qui émet 10 tonnes de CO<sub>2</sub> par an et qui se débarrasse de son sèche-linge. Et bien, elle économiserait 150 kilos de CO<sub>2</sub>. Une minute de moins sous la douche le matin ? Moins 23 kilos. La télé débranchée au lieu de la laisser en veille ? Moins 5 kilos de CO<sub>2</sub>. Alors, imaginez, si en même temps, dix mille, cent mille, voire un million de personnes faisaient la même chose ? L'impact évidemment serait réel. Mais il est difficile à quantifier. Aujourd'hui, les pouvoirs publics l'encouragent : chacun doit être écolo chez soi.

Marlyne Sahakian : Effectivement, il y a une tendance à vraiment repousser la responsabilité pour des questions écologiques sur les individus et d'imaginer finalement qu'on est uniquement des acteurs dans un marché de possibilités, on utilise notre pouvoir d'achat pour soit acheter des choses ou ne pas acheter des choses.

MB : Prenons le mouvement zéro déchet créé aux États-Unis et incarné par cette femme, Béa Johnson. À la surprise générale, il essaime un peu partout dans le monde des citoyens, puis des villes entières s'y sont mises. Et les magasins en vrac sont nés et se multiplient. Bon, très bien. Mais en réalité, qui pollue le plus ? Bien sûr, les entreprises. Changer ses petites habitudes du quotidien ne suffit pas évidemment à compenser leurs énormes émissions de gaz à effet de serre.

Steven Tebbe : Ce n'est vraiment pas suffisant. C'est David contre Goliath. Il est certain qu'un individu aura du mal à convaincre une multinationale. Les cent entreprises les plus polluantes au monde sont responsables de 70% des émissions de gaz à effet de serre mondiales. Si on se concentre sur ces gros pollueurs, on peut réussir à faire d'énormes progrès.

MB : Et si la solution c'était que les individus agissent sur ces entreprises ? Oui, mais en se groupant, nous disent les ONG. Plus nombreux, la pression est plus forte. C'est avec cette idée qu'est né un mouvement mondial, « le désinvestissement », qui fait pression sur les institutions, les banques, pour qu'elles ne financent plus les énergies fossiles : le charbon, par exemple. Agir ensemble pour avoir un vrai impact, c'est l'idée.

Amélie Canonne : C'est vraiment déterminant d'agir à l'échelle des décisions politiques et des décisions économiques si on veut renverser durablement la donne. Et pour ça, il faut nécessairement s'organiser parce qu'on n'arrive pas à peser sur des décisions, même à un niveau local. On ne peut pas faire changer de la décision politique et de la décision économique sans être un certain nombre. On ne peut pas y arriver tout seul.

MB : Et si vous êtes déjà écolo à la maison, n'abandonnez pas ! Nous avons rencontré quelqu'un qui croit dur comme fer que les petits gestes du quotidien peuvent faire boule de neige.

Julien Vidal : Je me suis fixé un défi : en un an de tester 365 actions écocitoyennes pour essayer finalement à mon humble échelle de faire pencher la balance du côté qui m'intéressait. La première action par laquelle j'ai commencé, c'est un 'stop pub' que j'ai collé sur ma boîte aux lettres. Ça prend trente secondes, et ça, ça peut permettre d'économiser jusqu'à 40 kilos de papier par foyer et par an. J'ai réussi à diviser par 5 mon empreinte carbone. Ça veut dire qu'aujourd'hui, un Français en moyenne émet 10 tonnes de CO<sub>2</sub>, j'en émet plus que deux. Avec « Ça commence par moi », j'ai réussi à rentrer dans l'âge adulte de la responsabilisation. Ça veut dire qu'aujourd'hui, je connais l'impact de mes actes, et je sais exactement la société vers laquelle je veux aller. Et ça, pour moi, ça change tout.

L'opposition entre individuel et collectif, à mon sens, ça n'a pas lieu d'être. L'idée, c'est au contraire, qu'on fasse des petits pas, qui sont ensuite des pas plus grands, et puis des pas cumulés à plusieurs, et que derrière on ait au moins cette cohérence, cette légitimité, qui au moment d'adresser nos décideurs politiques, et de leur dire : eh, les gars, qu'est-ce qu'on fait là ? On y va ou on n'y va pas ? Forcément, nous, forts de notre légitimité, ils seront d'autant plus à même de nous écouter.

MB : Les individus peuvent amorcer le changement, mais seuls, ils n'y arriveront pas sans l'action des États et des entreprises qui ont eux la force de frappe pour mener une transition écologique profonde. Les individus ou groupes de pression, en passant par les États, les différentes démarches sont bien entendu complémentaires du bas jusqu'en haut de l'échelle.

## p.168

1. Être citoyenne dans l'Union européenne, pour moi, ça veut dire échanger, connaître du monde, voir ce qui se passe ailleurs aussi et dépasser les frontières.
2. Je dirais dans la découverte, dans l'acceptation de l'autre, de cultures différentes, de personnes qu'on apprend justement à découvrir même si on n'a pas la même culture, la même religion, des façons de vivre très différentes.
3. La citoyenneté, pour moi, européenne repose sur un partage de valeurs communes telles que la liberté, la démocratie, le pluralisme politique, par exemple.
4. Participer aux décisions prises par l'Union européenne, c'est aller voter, s'informer de ce qui se vit, de ce qui se fait et pouvoir donner mon avis.
5. Et surtout en étant footballeur d'avoir une compétition qui se déroule tous les 4 ans, l'Euro, comme cette année ça s'est fait en France, et ça nous permet de voir de grandes stars comme Christian Ronaldo ou toutes les stars françaises, voilà. C'est les moments émouvants pour toute l'Europe.
6. C'est une vraie chance de pouvoir voter à ce niveau européen où les décisions qui sont prises sont sur une échelle plus grande que celle du pays.

# TRANSCRIPTIONS

7. Cela veut dire qu'on est uni. C'est-à-dire si nous on a un problème en France, les autres pays peuvent venir nous aider. Et si eux, ils ont un problème, on les aidera en échange.

8. C'est-à-dire d'être citoyen par l'action et de se dire 'On peut changer les choses, on peut faire évoluer les choses ensemble', regarder comment ça se passe, être acteur de cet europlat et devenir vraiment un citoyen actif et pas seulement un citoyen de nom.

## p. 175

Il est 6h18 et c'est l'heure de retrouver L'Esprit d'initiative avec Emmanuel Moreau. On réécoute toute la semaine les idées les plus innovantes. Rappelez-vous ces petites cantines, des restaurants participatifs où l'on se met en cuisine avec son voisin.

- Il s'agit d'un lieu d'un nouveau genre que Diane Dupret La Tour et Etienne Touvenot ont créé à Vaise, un quartier de Lyon. C'est une cantine où on se met à table avec son voisin du quartier, vous savez, celui qu'on croise souvent mais que l'on ne connaît pas forcément. Concrètement, c'est une grande cuisine ouverte au pied d'un immeuble sans cuisiniers professionnels. J'ai demandé à Diane de nous décrire l'endroit.

- C'est à l'intérieur comme à la maison. Bon, quand vous rentrez, vous avez l'impression d'arriver chez votre grand-mère. Il y a du parquet, de la volige aux murs, des vieilles tables, des vieilles chaises, de la vaisselle un peu dépareillée, il y a même un peu d'argenterie pour le café. Nous, ce qu'on va vous proposer, c'est de vous laver les mains et ensuite de participer à la vie du lieu comme si vous étiez invité chez des amis. Donc, vous allez pouvoir mettre le couvert, couper le pain, débarrasser, donner un petit coup de main à la planche si vous avez un petit peu de temps. Et vous allez être accueilli par un maître ou une maîtresse de maison qui va être là pour faire en sorte que vous vous sentiez bien, vous présenter à d'autres gens du quartier avec qui vous pourriez sympathiser.

- Et Diane, qui fait la cuisine ? Ce sont des professionnels ou c'est Monsieur et Madame Tout-le-monde ?

- Dans notre petite cantine il n'y a pas de cuisiniers professionnels, mais il y a énormément de talents et de savoir-faire qui sont des savoir-faire familiaux. C'est les habitants qui ont envie, qui viennent le matin, à partir de 9h et demie pour faire la cuisine avec les autres. Donc, nous, on prévoit un menu, un menu unique qui change tous les jours et qu'on conçoit avec les producteurs locaux. On regarde ce qu'ils ont dans les champs et du coup on va pouvoir faire le menu du jour. On fait aussi un petit peu en fonction des arrivages du marché. Et on fait arranger avec quelques magasins bio pour collecter les invendus bio du quartier. Donc, c'est entrée- plat-dessert, tout à volonté. Et les gens cuisinent avec amour pour partager leur savoir-faire, montrer que c'est agréable aussi de cuisiner les produits brut, de qualité locale en circuit court et que finalement c'est pas plus cher, c'est pas plus compliqué, de manger bien.

- Comme chez mamie quoi. Ça donne envie, Emmanuel Moreau. Mais comment ça fonctionne concrètement sans cuisiniers professionnels ?

- Bah c'était un petit peu le souci de Diane mais grâce à la maîtresse de maison, il n'y a pas de bug.

- Il faut s'inscrire pour éviter qu'il y ait trop de monde en cuisine participative. Au début effectivement on se disait : « Mais est-ce qu'il y a vraiment des gens qui vont vraiment venir cuisiner ? Est-ce qu'il y a des gens qui vont pouvoir être disponibles dans la journée pour cuisiner pour les autres habitants ? » Et bien, figurez-vous qu'il y a énormément de gens qui ne font pas sur ce rythme métro-boulot-dodo et qui sont en fait disponibles soit parce qu'ils sont en horaires décalés soit parce qu'ils ne travaillent pas, qu'ils sont à la retraite, en reconversion professionnelle, parce qu'ils sont étudiants en mobilité, que sais-je, et qui vont avoir besoin de se sentir reliés aux autres pendant la journée et qui vont avoir plaisir à venir cuisiner, discuter avec d'autres personnes.

- Et Diane, vos prix, vous les calculez comment ?

- Chez nous, c'est très très cher, c'est prix libre. Chacun donne ce qu'il veut. On a un prix suggéré, à 9 euros par couvert. Donc, ça c'est juste le prix suggéré, prix d'équilibre. Et après, chacun donne ce qu'il veut par rapport à ce prix suggéré. Il y en a qui vont donner plus, ça va nous permettre d'accueillir des gens qui donneront moins. Par exemple, un demandeur d'asile il va plutôt donner 2 ou 3 euros, ce qui va nous permettre de couvrir le coût des aliments mais un salarié du quartier va plutôt

facilement donner 15 euros. Et ça va nous permettre d'accueillir des populations très différentes.

Les petites cantines pour lutter contre l'isolement et bien manger. Pour l'instant ça se passe à Dijon, Lille et Lyon. Les chroniques d'Emmanuel Moreau sur [franceinter.fr](http://franceinter.fr)

**p. 176**

Ne pas aller au bureau, travailler chez soi. Ces deux salariées sont des adeptes du télétravail.

Près de Montpellier, cette chargée de communication participe à des réunions depuis son salon. « Les réunions de l'après-midi, je suis avec le Canada, la réunion du matin – cela m'arrive d'être avec le Japon. Voilà, on se coordonne comme ça. Et le fait que je sois derrière l'écran sur mon canapé, ça ne les dérange pas tant que ça, en fait. »

En France, un quart des salariés pratiquent le télétravail, la moitié d'entre eux a même aménagé une pièce spécifique. Cette cadre habite dans la Vienne et travaille pour un journal parisien. « Donc, là c'est la partie salle à manger – salon, et puis, à une extrémité de la maison, bien séparée, nous avons la partie télétravail, bureau... »

Comme elle, neuf salariés en télétravail sur dix y voient des avantages : plus d'efficacité, moins de fatigue et un meilleur équilibre entre vie personnelle et vie professionnelle.

Grâce au télétravail, Gwénola Douaré a gagné en qualité de vie. « On est loin des plateaux avec les personnes en open space, le bruit, la rue, voilà. On est dans un environnement complètement serein. Donc, on peut se concentrer et bien travailler. »

Mais travailler chez soi comporte plusieurs inconvénients. 65% des télétravailleurs évoquent un risque d'isolement. Plus de la moitié estiment travailler plus et 45% redoutent un retard dans leur évolution de carrière. Sans compter parfois les difficultés avec l'entourage. « On peut avoir des visites impromptues, des gens qui passent prendre un café simplement, alors qu'en fait je suis sur mon travail. C'est pas toujours facile de faire comprendre que là je n'ai pas le temps, je suis en bouclage, il faudra repasser plus tard. »

Pour les télétravailleurs, deux jours d'activité à la maison seraient l'idéal, un juste équilibre entre vie d'entreprise et autonomie.